

Cahiers **GUT** *enberg*

☞ HIPPOLYTE-AUGUSTE MARINONI
(1823-1904)

☞ Éric LE RAY

Cahiers GUTenberg, n° 43 (2003), p. 33-99.

<http://cahiers.gutenberg.eu.org/fitem?id=CG_2003__43_33_0>

© Association GUTenberg, 2003, tous droits réservés.

L'accès aux articles des *Cahiers GUTenberg*

(<http://cahiers.gutenberg.eu.org/>),

implique l'accord avec les conditions générales

d'utilisation (<http://cahiers.gutenberg.eu.org/legal.html>).

Toute utilisation commerciale ou impression systématique

est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression

de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

Histoire de l'imprimerie et de la presse, en marge d'un centenaire :

Hippolyte Auguste MARINONI (1823-1904)

Éric LE RAY

2, rue Maxime Gorki, 93 600 Aulnay sous bois
Téllfax : 01 48 79 92 16 ; portable : 06 61 17 93 16
Leraycelte@aol.com

Résumé.

Hippolyte-Auguste Marinoni, né à Paris en 1823, orphelin de père de bonne heure, est placé en apprentissage dans la capitale à l'âge de douze ans. Dès octobre 1837, il obtient un brevet de tourneur-mécanicien. Il entre en 1838 chez le constructeur de machines typographiques Pierre-Alexandre Gaveaux (1782-1844). En 1850 et 1851, Marinoni participe aux premiers essais concluants de la rotative à bobine et à clichés cylindriques de Jacob Worms pour la presse périodique. Une première mondiale ! À partir de 1866, Marinoni, à la demande de Girardin pour le journal *La liberté*, dépose successivement deux brevets importants pour une presse rotative cylindrique à retiration et pour une machine typographique cylindrique à six margeurs. En novembre 1872 Marinoni livre toujours au journal *La Liberté* une des premières « machines cylindriques à papier continu » de France. À partir de 1882 Marinoni prendra la tête du *Petit Journal*. En 1885 il transfère la direction de la Société Marinoni à Jules Michaud (1840-1921) son gendre pour ne s'occuper que de son pôle presse avec son autre gendre Marie-Désiré Cassigneul (1835-1906). Suivant de près la politique à la fois rédactionnelle, industrielle et financière de ses journaux, ce « Napoléon de la presse », comme l'ont surnommé les journalistes américains en 1890, va peser de tout son poids pour faire du *Petit Journal* un média à la fois de masse et de progrès en s'efforçant d'intéresser le plus grand nombre aux questions d'intérêt général, aux enjeux de la Revanche et aux valeurs de la III^e République. Il va ainsi influencer et marquer jusqu'à nos jours le monde de l'information et de la presse occidentale. Marinoni est emporté en janvier 1904 par la tuberculose.

Malgré ses difficultés, après l'affaire Dreyfus, l'organe phare du groupe de presse de Marinoni lui survivra 40 ans, pour ne disparaître qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, après être passé par les mains du colonel de La Rocque. La Société Marinoni, de son côté, sera absorbée totalement par la société Harris, pour être rebaptisée en 1982 Harris-Marinoni SA. À son tour cette société sera absorbée par le groupe allemand Heidelberg-Druckmaschinen AG. À la faveur de cet achat, Heidelberg-Harris SA accède à partir de 1991 au rang de premier constructeur mondial de machines à imprimer. Il devient Heidelberg Web Press, à partir de 1995, puis Heidelberg Web Systems, depuis 1999. Cette société est toujours installée sur le site historique de Montataire (Oise).



FIGURE 1 – Portrait d’Hippolyte Auguste Marinoni peint par Spiridon
*Propriété de la mairie de Beaulieu-sur-Mer, conservé au musée du Patrimoine
berlugan « André Cane »*

*« Travailler, c'est toute la vie ; vivre au milieu des siens,
employer utilement sa fortune, faire le bien, être agréable à ses amis,
c'est tout le plaisir, je me tiens pour heureux. »*

Hippolyte Auguste MARINONI

Marinoni avant Marinoni

Hippolyte Auguste Marinoni, dans le contexte économique culturel et technique de sa naissance, est l'héritier de la mécanisation des industries graphiques à l'aube de l'ère industrielle¹. Cet héritage remonte à Johann Gutenberg (1400-1468) et au premier constructeur de machines à imprimer de l'histoire (procédé plan contre plan) : le menuisier Conrad Sasbach vers 1455. Cet héritage remonte aussi à la naissance de l'imprimerie en France en 1470 grâce à l'initiative de Guillaume Fichet, recteur de la Sorbonne, et de Johan Heylin² accompagné des trois premiers imprimeurs de France d'origine germanique : Michael Friburger, Ulrich Gering, Martin Kranz³. Un héritage qui sera enrichi par les travaux de l'Anglais William Nicholson (1753-1815), le visionnaire, et ceux de William Stanhope (1753-1816) puis par ceux du Français

1. Éric Le Ray, « La mécanisation des industries graphiques à l'aube de l'ère industrielle », article de *Les trois révolutions du livre*, catalogue de l'exposition du 8 octobre 2002 au 5 janvier 2003 au Musée national des arts et métiers, ouvrage collectif publié sous la direction d'Alain Mercier, Paris, Imprimerie nationale Éditions, octobre 2002, 512 pages (p. 301-309).

2. Frédéric Barbier, *Histoire du livre*, Paris, Éd. Armand Colin, 2000, 304 pages, p. 75. D'après Frédéric Barbier, Heylin lors d'un séjour de trois ans à l'université de Bâle rencontre Ulrich Gering (de Beromünster), Martin Kranz (de Colmar) et Michael Friburger (de Stein). C'est lui qui serait à l'origine de l'idée de créer une imprimerie à Paris et aurait recruté le personnel au cours d'un second voyage dans la région bâloise.

3. Jeanne Veyrin-Forrer, « L'atelier de la Sorbonne », *La Lettre & le texte, trente années de recherches sur l'histoire du livre*, collection de l'École normale supérieure de Jeunes Filles n° 34, 484 pages, 1987 (p. 161). Les trois imprimeurs venus de Suisse allemande et des pays germaniques voisins : Michael Friburger, de Colmar en Alsace, maître ès arts de l'université de Bâle, un ancien condisciple de Heylin, et deux ouvriers, Ulrich Gering, de Constance dans le duché de Bade (il deviendra le premier imprimeur de France rue Saint-Jacques à l'enseigne *Le Soleil d'or*) et Martin Kranz. Gering est arrivé à Paris en 1469 accompagné de ses deux collègues. Ces trois compagnons avaient appris l'imprimerie à Mayence. Tous trois seront installés dans l'atelier de la Sorbonne « au collège de Sorbonne (...) dans la rue de la Sorbonne (...) au cloître Saint-Benoît ».

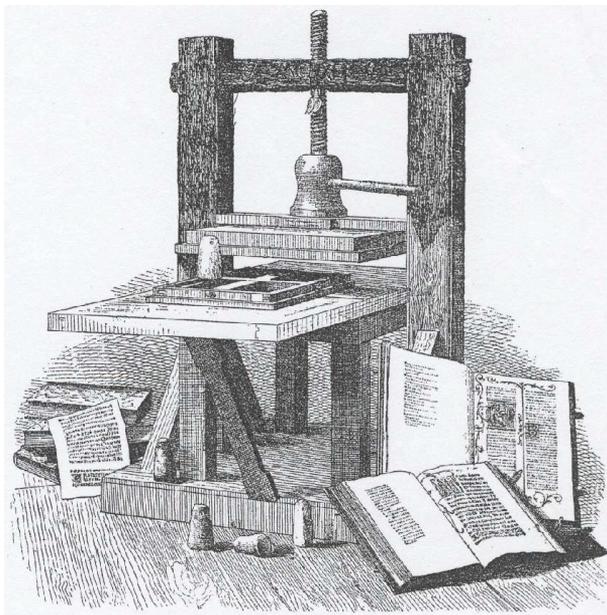


FIGURE 2 – Représentation hypothétique de la première presse de Gutenberg (1455)

Louis-Nicolas Robert pour la mécanisation de la fabrication du papier en continu⁴ et enfin par les recherches des Allemands Frédéric Koenig (1774-1833) et Andreas Bauer (1783-1860), amis et associés, pour l'impression du quotidien anglais *The Times*⁵ à Londres, en 1814. S'inspirant des innovations venant du domaine de l'impression sur tissu et sur papier peint, ces entrepreneurs transformèrent définitivement les industries graphiques : en intégrant le fer, l'acier et le cylindre tout en utilisant la machine à vapeur comme source d'énergie pour la première fois dans l'histoire de l'imprimerie⁶.

4. Louis André, *Machines à papier, innovation et transformations de l'industrie papetière en France, 1798-1860*, Paris, éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1996, 489 pages.

5. Quotidien qui, sur les huit quotidiens qui existaient à Londres, lancé initialement en 1785 sous le titre de *Daily Universal Register*, appartiendra à John Walter II à partir de 1803.

6. « La première application de la vapeur aux machines d'imprimerie », *L'imprimerie* n° 434 du 15 juillet 1892.

Koenig et Bauer forment deux Anglais : Auguste Applegath et Edward Cowper. Applegath, lui, s'installe à Paris en 1818. Il sera le premier constructeur de presse mécanique « plan contre cylindre⁷ » en France⁸. Amédée Durand et Alexandre Selligie, vers 1821, s'inspireront des travaux de Koenig et Bauer à travers les produits d'Applegath. Les deux français formeront les bases de la première génération de mécaniciens d'origine française, spécialisés dans la construction de machines à imprimer « mécanique ». Le départ de l'industrie mécanique, en particulier la construction de machine à imprimer, n'a pu se produire en France qu'au cours des années 1820 à 1830 grâce à l'apparition, pendant cette période, d'un nouveau profil professionnel, celui du « mécanicien ». Mécaniciens qui étaient le plus souvent autodidactes⁹. Les premières presses mécaniques « plan contre cylindre », en Angleterre comme aux États-Unis, furent utilisées, tout de suite, par le monde de la presse périodique¹⁰ pour une question de débouché économique évident,

7. Le lecteur peu au courant des divers types de presses pourra consulter, par exemple, Fernand de Laborderie et Jean Boisseau, *Toute l'imprimerie*, Dunod, Paris 1973 (épuisé); Joseph Beaune et René Ponot, *Qui a ramassé la plume d'oie?*, Dessain et Tolra, 1979; Gérard Martin, *L'imprimerie*, Que sais-je? n° 1067, P.U.F., 1975. Voir aussi figure 3

8. Maurice Dumas, « Les mécaniciens autodidactes français et l'acquisition des techniques britanniques », tiré du colloque sur *L'acquisition des techniques par les pays non-initiateurs, du 28 juin et 5 juillet 1970*, Paris, éditions du C.N.R.S., 1973, p. 301-334, 623 pages (p. 306) : « (...) On sait dans quelle proportion importante le transfert des techniques d'origine britannique a été dû à des industriels, des hommes d'affaires, des ouvriers britanniques émigrés en France même pendant la période des guerres napoléoniennes. Ce transfert s'est prolongé en une véritable acquisition par le pays récepteur, la France, pour une grande part grâce à l'aptitude d'une certaine main-d'œuvre française à se former aux nouveaux métiers qu'il suscitait. À cet égard, il ne faut pas négliger bien entendu le fait qu'une très grande proportion du personnel britannique de tout ordre émigré en France s'y est définitivement établi, y a fait souche et s'est fondu dans la population française. »

9. Maurice Dumas, (op. cit. p. 307) : « Par mécaniciens autodidactes nous entendons, pour la circonstance, ces hommes qui ont commencé, jeunes, un apprentissage d'ouvrier mécanicien et se sont établis à leur compte après quelques années seulement d'activités dans une profession à laquelle rien n'avait auparavant préparé la plupart d'entre eux. N'ayant suivi aucun enseignement professionnel, n'ayant eu aucune formation préalable de chef d'entreprise, ils ont créé des firmes qui vers le milieu du siècle se plaçaient au premier rang de l'industrie nationale et dont certaines, après de multiples transformations de leur raison sociale, existent encore de nos jours, fondues dans des groupes industriels et financiers, de constitution plus ou moins récente. »

10. *Bulletin de la Société d'encouragement*, 1815, vol. 14, « Presse d'imprimerie nouvelle de Koenig », p. 30. La première presse mécanique de Koenig imprimera avec cette machine les 3 000 exemplaires de la feuille H du *New Annual Register* de 1810, en avril 1811. Elle sera la première feuille imprimée au moyen d'une presse mécanique. Sur sa seconde presse mécanique, Koenig remplace la platine (plan contre plan) par un cylindre de pression (plan contre cylindre). Les feuilles G et X de la *Life of Penn*, de Clarkson (1^{er} volume) sont les premières feuilles qui ont été imprimées sur une machine à « cylindre de pression ». En février et mars 1813, cette presse sert aussi à imprimer des écrits de l'Union protestante puis, plus tard, la feuille M du cinquième volume de l'*Hortus Kewensis*, d'Aiton.

puis dans le monde de la librairie¹¹ qui nécessitait une impression de plus grande qualité avec des tirages moins élevés. Ce fut le cas aussi en France car l'une des premières presses cylindriques importées d'Angleterre par Applegath fut utilisée pour imprimer le *Magasin Pittoresque*, ou le *Bulletin des lois*, à Paris en 1823, année de naissance de Marinoni.

L'enfance de Marinoni

La famille Marinoni est d'origine italienne. Le père, Ange Joseph Marinoni, est le fils de Pierre Marinoni et de Lucile Lancette. Il est né le 17 mars 1786 à Brescia en Italie. Le père d'Hippolyte Auguste Marinoni mesurait 1,75 m, ce qui pour l'époque le situait parmi les grands hommes. D'après les archives des armées conservées au Château de Vincennes¹², le premier métier à Brescia d'Ange Joseph Marinoni fut menuisier, avant qu'il ne devienne soldat puis gendarme en France. Enthousiasmé par la gloire de Napoléon qui soutiendra le projet d'unité italienne, Ange Joseph Marinoni s'engage le 31 janvier 1804 et entre aux Dragons de la garde d'Italie. Dans l'armée de Napoléon, le père de Marinoni fit plusieurs campagnes et reçut quelques blessures¹³. Avec la Restauration, il sera incorporé avec son grade aux Lanciers de la Garde Royale le 21 décembre 1815 et intègrera la Gendarmerie Royale de Paris le 8 juin 1820 comme brigadier à cheval. Il fut affecté à la caserne de gendarmerie de la Barrière Denfert de l'ancien 12^e arrondissement (à la limite des 5^e et 6^e arrondissements actuels) près du faubourg Saint-Jacques. Cette caserne servait d'octroi pour l'entrée des marchandises dans le centre ville de Paris. Ange Joseph Marinoni s'y installa donc avec sa femme Marie Marguerite Lebeau native de Sivry-Courtry¹⁴. C'est là, dans cette caserne, qu'Hippolyte Auguste Marinoni naît, semble-t-il, le 8 septembre 1823. La légende prête à Marinoni d'être né dans une famille d'une

11. La première machine à retiration de Koenig & Bauer, en 1814, imprimera le premier « livre industriel », la troisième édition des *Institutiones physiologicae*, de Johann Friedrich Blumenbach, dans une traduction anglaise. Au commencement de l'année 1818, Thomas Bensley, le financier de Koenig, employa cette même presse à l'impression de sa *Literary Gazette* au moment du retour de Koenig et Bauer en Allemagne.

12. Archives des armées du Château de Vincennes, dossier 42 Y C.

13. Il devient brigadier le 26 mars 1809 et maréchal des logis le 12 janvier 1812. Il fera les campagnes de 1805 et 1809 en Autriche, celle de 1812 en Russie, celle de 1813 en Saxe, celle de 1814 en Italie et enfin celle de 1815 en France. Il passe avec son grade aux Dragons de l'ex-garde (impériale) le 11 mai 1815 au moment où l'on organise la dernière fête impériale, sorte de veillée d'armes, avec l'assemblée dite du Champ de mai qui se réunira au Champ de mars, le 1^{er} juin de la même année. Ce fut une réunion où les dernières troupes de l'Empire prêteront allégeance à Napoléon et au régime quelques jours avant la défaite de Waterloo.

14. Information qui vient du Fonds de Claude Foucher, Président du Foyer Rural, Section histoire, 77115 Sivry Courtry.

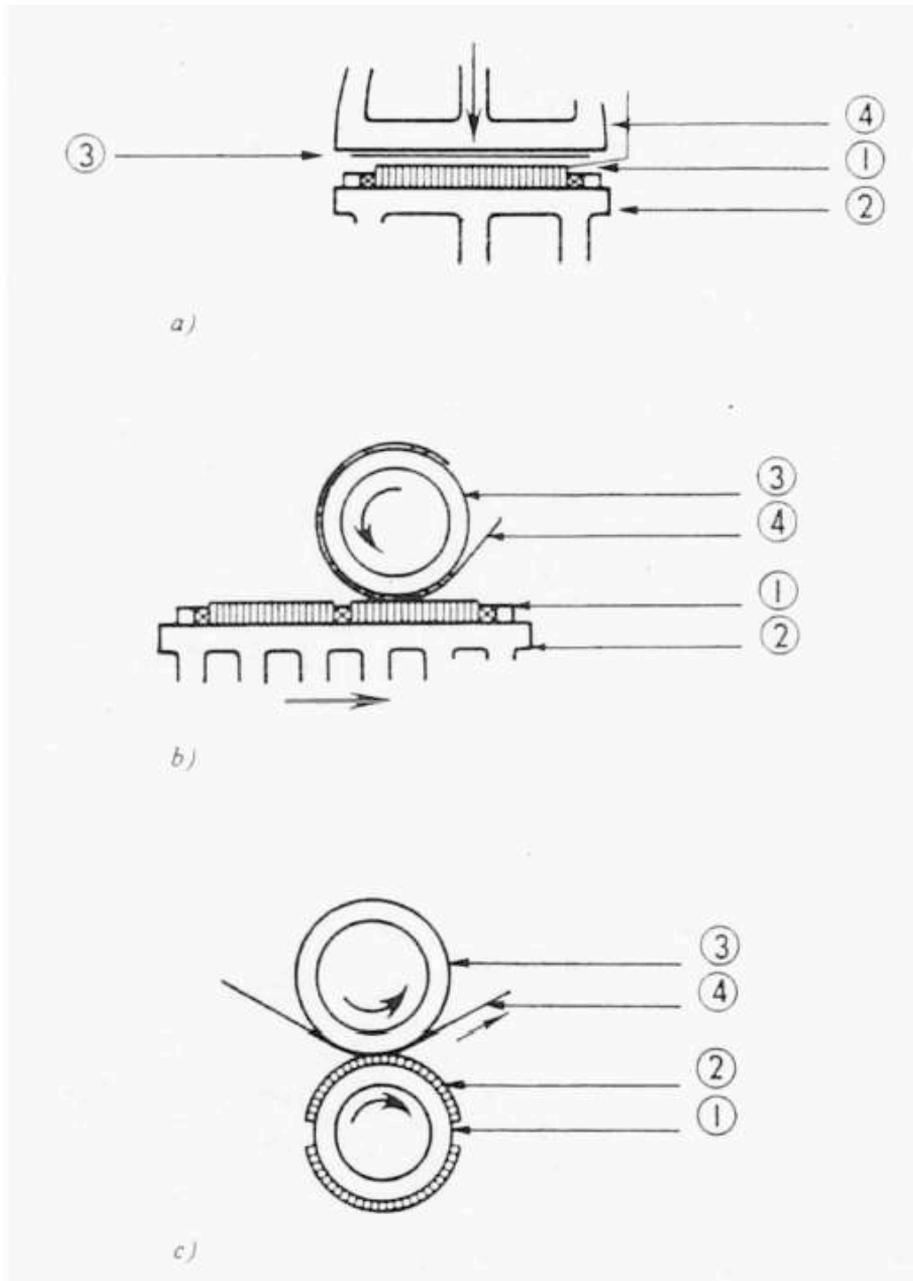


FIGURE 3 – Trois types de presses typographiques; a) platine imprimant sur une forme à plat, b) surface cylindrique imprimant sur une forme à plat, c) surface cylindrique imprimant sur une forme cylindrique. D'après Gérard Martin, *L'imprimerie*, Que sais-je? n° 1067.

dizaine d'enfants, dont lui seul aurait survécu¹⁵. La seule certitude de filiation sur les quatre personnes qui porte le nom Marinoni concerne Victoire Clémentine Marinoni (1820-1873), la sœur aînée de Marinoni, dont nous avons retrouvé des traces¹⁶. Le père de Marinoni est mort de la tuberculose, le 12 mai 1830, à 44 ans, dans les locaux de sa caserne. C'est en faisant la retraite de Russie en 1812, que son père attrapa la phtisie (c'est-à-dire la tuberculose), qui lui sera fatale. Il se défendra longtemps contre la maladie, mais il finira par y succomber, laissant sa femme seule avec sa fille aînée, Victoire Clémentine, âgée de 10 ans et son fils, Hippolyte Auguste, qui avait 7 ans au moment de sa disparition. Hippolyte Auguste Marinoni souffrira toute sa vie, lui et certains de ses frères et sœurs, du même mal que leur père, certains en mourront très tôt, lui aussi mais beaucoup plus tard. « *Nous étions dix ; seul de tous, j'ai vécu* » affirmait-il. Marinoni a survécu, il est vrai, plus longtemps que ses frères et sœurs, en ne mourant qu'en 1904. Le passé de soldat de son père, enthousiaste pour Napoléon et la nation française, ainsi que sa maladie qui le rongerait marqueront profondément Marinoni tant au niveau moral et professionnel qu'au point de vue de son caractère¹⁷ : « *Enfant, j'étais grand et fort et l'on croyait que j'atteindrais la taille de mon père, mais à douze ans, je me suis arrêté ; moi aussi, j'étais*

15. En fait, les archives de la ville de Paris ayant en grande partie disparu lors de l'incendie de l'Hôtel de ville en 1871, les difficultés pour retrouver des informations sur les membres de la famille d'Hippolyte Marinoni ne nous ont pas permis d'avoir des sources certaines sur le nombre de frères et sœurs qu'Hippolyte aurait pu avoir. Néanmoins, on sait que Victoire Clémentine Marinoni est née le 5 septembre 1820, sans doute dans le 12^e arrondissement (5^e actuel) et qu'elle est la sœur aînée d'Hippolyte Auguste. Un certain Eugène Nicolas Gabriel Marinoni serait né le 28 mars 1822 dans le 2^e arrondissement (le 9^e actuel), juste avant la naissance d'Hippolyte Auguste Marinoni d'après les actes civils de l'époque en partie détruits par la Commune en 1871. Hippolyte est né dans le 12^e arrondissement (le 5^e actuel) certainement dans la caserne de la Barrière-Denfert. On trouve aussi les traces d'un Eugène Alfred Guillaume Marinoni, né le 22 mars 1829 (2^e arrondissement, 9^e actuel) sur la paroisse Saint-Roch, église où il sera baptisé le 23. On retrouve les traces d'une Aglaé Alexandrine Marinoni mariée avec Nicolas Jean Lite Cabary le 14 mai 1846 dans le 11^e arrondissement, décédée le 29 octobre 1856 dans le même arrondissement, mais nous n'avons pas trouvé sa date de naissance.

16. La date de la mort d'Ange Joseph Marinoni et celle de Marie Marguerite Lebeau nous ont servi de repère chronologique.

17. En perdant son père et certains de ses frères et sœurs à cause de la maladie et d'une certaine pauvreté, Marinoni tirera de ces épreuves et du passé de son père une leçon qui inspirera longtemps un fort sentiment patriotique ainsi qu'un fort sentiment de solidarité avec les pauvres gens. Cette expérience d'une enfance malheureuse influencera sa curiosité et sa farouche ambition de s'en sortir, et sera aussi déterminante pour les solidarités mutualistes ou associatives que Marinoni développera tout au long de sa vie personnelle et professionnelle parallèlement à ses activités de constructeur de machine à imprimer ou comme patron de presse. Il va se construire un certain regard sur la société française puis, par la suite, une justification morale pour ses combats contre l'industrie anglaise, tentant d'être toujours le meilleur, dans un premier temps, ou pour ses combats politiques pour la France dans un second temps, sans être antisémite, comme dans l'affaire Dreyfus par exemple.

phthisique et vers ma trentième année l'on me condamnait; je crachais le sang, je me voyais déjà perdu, mais j'ai lutté et j'ai résisté »¹⁸.

Suite au décès du chef de famille, en pleine révolution de juillet, Marie Marguerite Lebeau, la mère d'Hippolyte, décide de repartir dans son village natal à Sivry avec ses deux enfants. Elle se remarie avec Jean-Claude Manet¹⁹, né en 1799, qui deviendra maire de Sivry-Courtry quelques années plus tard. Il devient un peu le beau-père d'Hippolyte Marinoni. Dès son arrivée au village, Marinoni a sept ans, et sa mère, qui était pauvre et chargée de famille, le confie à sa sœur Marie Astazée Lebeau qui habite aussi Sivry. Au bout de quelques jours, cette brave femme lui dit : « *Mon garçon, il faut que tu travailles pour gagner ton pain ; tu iras garder la vache !* » Il garda donc la vache ; il n'en rougira jamais ; cela deviendra même son honneur, un étendard, sa vanité, un symbole qui lui permet de ne pas oublier ses origines modestes. « *Grelottant sous ma blouse, un morceau de pain mis dans mon bissac, je menais les vaches aux champs* »²⁰. Dans le même temps, le jeune garçon entre à l'école primaire publique de Sivry-Courtry ne sachant ni lire, ni écrire. Hippolyte Auguste Marinoni a comme maître l'instituteur Deschamps, de 1830 à 1835, moment pendant lequel il va acquérir les bases d'une modeste scolarité avant de partir en apprentissage à Paris.

L'apprentissage de Marinoni chez les Gaveaux

Marinoni a commencé son apprentissage vers l'âge de 12 ans à partir de 1835. Sa mère n'a plus les moyens d'assumer financièrement plus longtemps sa scolarité et sa vie à Sivry. À partir de cette date, Marinoni qui commence l'apprentissage d'un métier portera pendant toute sa jeunesse, et une bonne partie de sa vie, la cote bleue de l'ouvrier : « *à douze ans je fus mis en apprentissage à Paris, et fis des composteurs que mon patron m'envoyait vendre. C'est ainsi que j'ai débuté dans la carrière d'imprimeur. Un peu plus tard, je suis entré chez Gaveaux, un fabricant de presses à bras, les seules dont on se servit alors, et j'ai appris à faire les machines à imprimer* »²¹. C'est, semble-t-il, dans les ateliers du constructeur parisien Antiq²²

18. *L'Éclaireur de Nice* du vendredi 8 janvier 1904.

19. Celui-ci meurt le 10 janvier 1872. Marie Marguerite Lebeau, la mère d'Hippolyte et de Clémentine Victoire Marinoni, se retrouvera veuve une seconde fois ; elle mourra le 3 juin 1877, à 78 ans.

20. *La Croix* du 9 janvier 1904. Cette expérience le marquera tellement qu'une peinture de Troyon qui représentait des vaches ornera le hall d'entrée de son hôtel particulier de l'avenue du Bois de Boulogne que Marinoni se fera construire, fortune faite, vers 1878. Une peinture qui l'accompagnera jusqu'à sa mort : « *Troyon peignit les vaches, je les ai fait paître !* »

21. *La Liberté* du mercredi 8 janvier 1902, « *Le roi de l'imprimerie* ».

22. Richard Michel, *Entreprises et entrepreneurs de Seine-et-Marne, Jalons historiques*, Sedipa éditions, voir Direction des archives départementales et du patrimoine de Dammarie-les-Lys à la cote : 4° 2065.

que Marinoni obtiendra son brevet de tourneur-mécanicien²³, le 20 octobre 1837, à l'âge de 14 ans, après plus de deux ans d'apprentissage. Avant de devenir un ouvrier confirmé, il sera tour à tour serrurier, tourneur et mécanicien. Mais Marinoni fait surtout des composteurs, qu'il va vendre, pour son patron, chez les imprimeurs typographes. C'est ainsi qu'il entre dans l'imprimerie, où il devait laisser une si grande trace, par le magasin des accessoires, si l'on peut dire. Mais la mécanique l'attire et, comme son patron est en relation journalière avec des fabricants de matériel d'imprimerie, Marinoni prend la décision d'intégrer une société de ce type dès que l'occasion s'en présentera. Ce sera celle de Pierre Alexandre Gaveaux (1782-1844) à partir de 1838. Marinoni veut compléter sa formation de tourneur mécanicien en devenant fondeur de caractères et même compositeur, voire margeur ou conducteur²⁴. En fait, il veut connaître tout de ce qui concerne le métier de mécanicien et de constructeur de machines à imprimer, métier qu'il découvre en visitant les imprimeries. De nature volontaire et tenace, dès l'âge de quinze ans, vers 1838, Marinoni se découvre une idée fixe²⁵. Il ne supporte pas de voir que les mécaniques, et les presses à imprimer en particulier, sont vendues par l'Angleterre; « À quinze ans, j'avais une idée fixe : j'étais horripilé de voir que les presses nous étaient vendues par l'Angleterre; l'Imprimerie royale elle-même se fournissait chez les Anglais; je voulais créer des machines qui pussent détruire cette concurrence; j'ai fini par y réussir et, depuis trente ans, c'est moi qui vends à l'Angleterre des machines à imprimer »²⁶. Le seul héritage que lui laissa son père fut ce patriotisme militant et 70 francs. Il veut, à ce moment-là, créer des machines qui pourront détruire ce monopole, un sentiment, d'ailleurs partagé par d'autres entrepreneurs en France dans beaucoup d'autres secteurs industriels²⁷. Marinoni, qui n'avait ni instruction, ni connaissances techniques, se met aussi en tête de changer cet état de fait. Il décide de prendre des cours du soir à l'école²⁸ plutôt que d'aller aux cabarets, comme ses collègues ouvriers, pour compenser l'éducation trop faible, qu'il n'a pas eu dans son enfance. La révolution industrielle, et en particulier l'introduction du machinisme, nous explique Charles Ballot²⁹, fut en Angleterre une manifestation

23. *L'imprimerie* n° 323 du 30 novembre 1887, *Faits divers* : « (...) C'est le 20 octobre 1837 que j'ai été reçu ouvrier; il y a donc aujourd'hui cinquante ans que j'ai obtenu mon livret de tourneur-mécanicien (...) »

24. *Le Gutenberg Journal* n° 33 du 22 octobre 1881.

25. *L'Éclaireur de Nice* du vendredi 8 janvier 1904.

26. *La Liberté* du mercredi 8 janvier 1902, « Le Roi de l'imprimerie ».

27. Denis Woronoff, *Histoire de l'industrie en France, du xvi^e siècle à nos jours*, Paris, éditions du Seuil, 1998, 674 pages.

28. *L'Écho de Paris* du 8 janvier 1904.

29. Charles Ballot, *L'introduction du machinisme dans l'industrie française*, publié d'après les notes et manuscrits de l'auteur par Claude Gével, avant-propos par Henri Hauser, notice biographique par Elie Halévy, Genève, éditions Slatkine Reprint, 1978, 575 pages p. 3 : « L'introduction du machinisme (...) au lieu d'être spontanée et due uniquement à l'initiative privée, elle eut en France un caractère voulu, factice, fut le résultat de l'influence, de l'action

spontanée du vouloir populaire, tandis qu'en France, où la grande industrie était une création ou une protégée de l'État, la diffusion des machines fut à peu près exclusivement, du moins au début, l'œuvre du gouvernement pour rattraper le retard sur l'Angleterre. Et cela passait, en France par exemple, par les cours donnés au Conservatoire National des Arts et Métiers³⁰ ou à l'École des Arts et Manufactures, l'ancêtre de l'École centrale³¹. À cette époque, une chaire de construction et établissement des machines avait été fondée dans cette École des Arts et Manufactures. Elle dispensa soixante leçons jusqu'en 1838, puis cent vingt à partir de cette date, pendant de longues années. Il semble que Marinoni suivit peut-être les cours de Bélanger ou de Walter de Saint-Ange (1838-1851)³², un ancien élève de Saint-Cyr, artilleur, qui partagea avec Ferry les chaires de métallurgie et de construction de machines. À partir de 1838, les cours de mécanique appliquée furent assumés par Bélanger jusqu'en 1864. Ce dernier devait, à cette même date, être remplacé par deux illustres ingénieurs, Tresca (le père puis le fils) et Phillips Eugène Marie Claude, (ingénieur connu pour ses maquettes pour le CNAM), lesquels jouèrent un rôle crucial dans l'histoire de l'École centrale au XIX^e siècle, mais aussi dans le parcours de Marinoni en participant avec lui aux premiers essais de la rotative construite par Jacob Worms. D'après Gérard Emptoz³³ il est possible que certains professeurs de l'École centrale donnaient des cours du soir aux ouvriers au Conservatoire des arts et métiers. Un système répandu en France dès les années 1820 et développé par l'Association polytechnique à partir de 1830. Marinoni puise, dans ces cours, les premières notions en matière de dessin, de mécanique et de construction de machines qu'il utilise dans l'entreprise où il travaille. Le lendemain, à l'atelier, il s'efforce de mettre en application les leçons de la veille. C'est ainsi qu'il excellera, au début de

du gouvernement, royal, révolutionnaire ou impérial; qu'au lieu d'avoir pour cause fondamentale une cause interne comme le fut l'extension commerciale en Angleterre, elle eut une cause déterminante toute extérieure : la concurrence étrangère (...) »

30. L'accès aux cours du Conservatoire des arts et métiers était libre à l'époque.

31. Marinoni n'apparaît pas sur les annuaires de l'École centrale comme élève. Pour suivre les cours de l'École centrale des Arts et Manufactures, fondée en 1829, il fallait passer avec succès un examen d'entrée. Marinoni n'a donc pas été élève dans cette école. En outre, il est pratiquement impossible, pour Claudine Fontanon, de connaître la liste des auditeurs au cours du soir du Conservatoire national des arts et métiers de cette période. Voir Claudine Fontanon CDHT B 1436 *Les professeurs du conservatoire national des arts et métiers : dictionnaire biographique 1794-1955* / Dir. Claudine Fontanon, André Grelon. –Paris : INRP : CNAM, 1994. 2 vol., 752-687 p. portr. ; 25 cm. – (« Histoire biographique de l'enseignement »). Fontanon (Claudine) ; Grelon (André) CDHT nouvelle série Doc. 2 143 *Le Conservatoire des Arts et Métiers et ses auditeurs entre les deux guerres (1920-1939)*. (xvi^e Simposio Internacional ICOHTEC. Actes. Madrid, 1988. 19 p., multigr., stat., graph., bibliogr.)

32. Léon Guillet, *Cent ans de la vie de L'École centrale des Arts et Manufactures, 1829-1929*, éditions artistiques de Paris, M. Brunoff, Ingénieur E.C.P., 4, rue des Poitevins, Paris 75006 Paris, 528 pages, 20 mai 1929.

33. Gérard Emptoz, Valérie Marchall, *Aux sources de la propriété industrielle, guide des archives de l'INPI*, Paris, INPI, 2002, 247 pages.

sa carrière surtout, dans des perfectionnements de machines répondant ainsi aux besoins nombreux de changement dans les industries graphiques. Après être entré chez Pierre Alexandre Gaveaux (1782-1844) associé avec son fils Alexandre Yves Gaveaux (1814-1885) qui prendra la place de son père, à sa mort, en 1844, Marinoni continue à suivre ces cours et va rencontrer un autre personnage qui va marquer sa vie et sa carrière : Émile de Girardin.

Marinoni et Émile de Girardin

Homme d'ambition et de nature curieuse, Alexandre Yves Gaveaux sent aussi chez Marinoni un garçon d'avenir ; il a été frappé par la justesse de ses observations et par l'ingéniosité de ses trouvailles mécaniques. Marinoni prend confiance en lui et c'est à lui que Gaveaux confie le soin de monter les machines qu'il expédie un peu partout en Europe. La société Gaveaux est une société qui domine le marché français des presses à bras ainsi que celui des premières presses cylindriques au sein de la seconde génération de mécaniciens, en particulier dans le secteur des périodiques. Les machines Gaveaux étaient destinées, en effet, pour la plupart, à l'impression des journaux ou de recueils périodiques. Les journaux les plus prospères étaient tirés à quatre ou cinq mille exemplaires, et ce tirage limité demandait plusieurs heures. En fait, en entrant chez les Gaveaux, Marinoni n'entre pas seulement dans le monde de l'imprimerie, il entre en particulier dans le monde de la presse quotidienne. Un monde qu'il ne quittera plus jusqu'à sa mort. On confie de plus en plus de responsabilités à Marinoni qui devient l'un des contremaîtres de la société Gaveaux. On l'installe dans les maisons qui impriment les quotidiens avec les plus forts tirages. Marinoni doit surveiller le fonctionnement des « presses mécaniques ». C'est ainsi qu'il rencontre les maîtres de l'opinion de l'époque : « (...) j'entrai en relation avec Guizot, Thiers et surtout Girardin, qui ne me trouvait pas trop bête et qui, parfois, voulait bien m'inviter à dîner. Ces jours-là, je louais un habit, car j'étais trop pauvre pour pouvoir en acheter un (...) »³⁴. Émile de Girardin (1806-1881) le distingue pour la vivacité de son esprit et son activité au labeur, et il réussit à l'attirer dans sa sphère. Ce dernier est devenu un formidable patron de presse après un début difficile. Girardin, né le 21 juin 1806, a plus de dix-sept ans de différence avec Marinoni (lorsqu'il fonde le journal *La Presse* en 1836, Marinoni n'a pas 14 ans). Mais malgré cette génération qui les sépare, plusieurs points communs vont les réunir³⁵ jusqu'à la mort de Girardin qui prodiguera toujours à Marinoni une très cordiale sympathie, presque paternelle. Un sentiment partagé aussi par Marinoni

34. « Nécrologie d'Hippolyte Auguste Marinoni », *Bulletin de l'union syndicale des maîtres imprimeurs de France*, n° 1 de janvier 1904.

35. Le père d'Émile de Girardin, issu d'une grande famille est d'origine italienne, comme le père de Marinoni issu, lui, d'un milieu plus modeste. Ils se sont battus tous les deux aussi pour Napoléon I^{er}. Le premier, le comte Alexandre de Girardin, comme capitaine de hussards, le second Ange Joseph Marinoni comme maréchal des logis aux Dragons de l'ex-garde impé-



FIGURE 4 – Émile de Girardin (1806-1881)

lui-même qui prendra Girardin comme modèle dans la plupart de ses actions. Ce couple, à l'image du tandem Koenig et John Walter pour le journal *The Time*, va révolutionner le monde de la presse quotidienne techniquement mais aussi dans sa façon de traiter l'information au XIX^e siècle. Girardin, avec Moïse Millaud un moment, va dominer le secteur de la presse. Marinoni sera, lui, le chef de file de la troisième génération de constructeurs de machines à imprimer à partir de 1849 en France mais aussi en Occident avant de prendre la place de Girardin dans le monde de la presse quotidienne en 1882, en devenant « le quatrième pouvoir » de la jeune III^e République lorsqu'il prend la direction du *Petit Journal*.

1847-1885 les réalisations de Marinoni

Entre 1845 et 1848, il semble que Marinoni se soit essayé un peu à tout, dans la tradition des ingénieurs polyvalents de l'époque. À vingt-deux ans Marinoni devient père hors mariage, semble-t-il, d'une fille, Laure Eugénie Marinoni (1845-1893) qu'il appellera souvent affectueusement « Lolotte ». À cette époque Marinoni aurait inventé aussi diverses machines, notamment deux machines qui servent l'une à décortiquer le riz et l'autre à défibrer le coton. Nous n'avons pas retrouvé les brevets de ses deux premières réalisations. Mais, d'après les témoignages recueillis dans la

riale. Les deux pères ont manqué à leurs fils même si ce ne fut pas de la même façon. Outre son talent et la force de travail de Marinoni, cet ancrage commun va les réunir.

presse quotidienne³⁶, il vendra un des deux brevets – celui pour la machine à défilber le coton – à un entrepreneur aux États-Unis.

Vers 1848, Émile de Girardin veut imprimer le journal *La Presse* plus vite. L'imprimerie de Selligie que fréquente Girardin depuis la création de son premier journal, *Le Voleur*, en 1828, ne lui paraît plus capable de répondre à ses nouveaux besoins³⁷. En dix ans, *La Presse* est passée de 10 000 à 22 000 exemplaires. Girardin demande alors à Marinoni de réfléchir à l'amélioration de sa capacité de tirage en lui confiant le développement technique de son groupe de presse. Girardin s'attache ainsi Marinoni, près de lui, à *La Presse*, où celui-ci a la charge de veiller à la distribution du travail des presses tout en restant chez Gaveaux comme employé.

La première presse à réaction française et la première plieuse de l'histoire

C'est donc à la suite d'une commande d'Émile de Girardin qu'Hippolyte Auguste Marinoni met alors sur châssis (en collaboration avec son patron Alexandre Yves Gaveaux) une nouvelle presse dite à réaction³⁸ (à retiration), à quatre cylindres (brevet n° 7585). Elle deviendra, jusqu'à l'arrivée de la rotative, la machine de tradition française la plus répandue pour l'impression de la presse quotidienne. Cette première presse à réaction française quadruplait la rapidité du tirage. Elle tirait près

36. *Le Figaro* du vendredi 5 février 1875.

37. Girardin négocie un temps avec Béthune et Plon, installés 36, rue de Vaugirard à Paris, pour faire pression sur Alexandre Selligie afin que celui-ci améliore sa capacité de production. Mais Béthune et Plon ne peuvent imprimer *La Presse* que six jours sur sept alors que son tirage ne cesse d'augmenter et que la concurrence avec les autres quotidiens est de plus en plus féroce.

38. Cette machine à réaction servira de modèle à toutes celles fonctionnant à partir du même système qui seront construites par la suite, par les mécaniciens spécialisés pour la typographie. La partie essentielle de son système, sur laquelle toute l'invention repose, consiste à opérer dans un premier temps, un moment d'arrêt dans la rotation des cylindres de registre intérieur, pendant le parcours de la feuille dans les cordons et avant de faire la retiration. Ce temps d'arrêt a pour résultat de permettre le tirage des formats les plus grands, sans donner à la machine une hauteur trop grande. Le temps d'arrêt permet aussi de faire sortir la feuille après son impression définitive par les mêmes cordons qui ont servi à l'introduire et qui l'amènent sous la table de marge supérieure en faisant opérer à la table un mouvement d'élévation pour permettre le passage de la feuille jusqu'à sa sortie sur la table de réception. Dans un second temps, on supprime un moment une partie du développement de la machine dans son mouvement de va-et-vient nécessaire au parcours de la forme et de la rotation des cylindres. On obtient ce résultat en suppléant à la longueur des crémaillères placées sur le marbre une série d'engrenages et de roues intermédiaires fixées sur les axes des cylindres, ce qui leur communique un mouvement continu. Cette combinaison a l'avantage de raccourcir le développement de la machine de plus de deux mètres. Le diamètre que Gaveaux donna aux cylindres d'impression dans ce système permit de raccourcir encore ce développement. La machine produisait exactement 5 500 exemplaires à l'heure, du format des grands journaux de Paris.

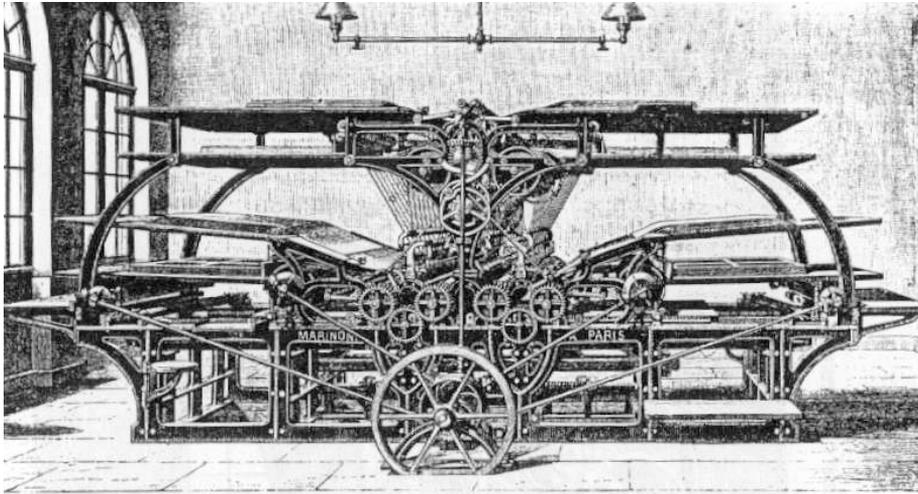


FIGURE 5 – Machine à réaction Marinoni & Gaveaux (1847)

de 6 000 exemplaires de l'heure alors que le tirage moyen pour un quotidien de l'époque était de 3 000 exemplaires. Après des essais concluants à l'Imprimerie nationale en 1847, cette première machine à retiration à la française fut installée au journal *La Presse* l'année suivante, dans l'imprimerie de Serrière qui imprime ce journal pour Girardin. Content des services de Marinoni, Girardin va l'aider à s'installer à son compte. Marinoni en profite aussi pour se marier avec Anne Henriette Antoinette Duché (1815-1873), le 12 juin 1849 à Paris dans le 10^e arrondissement de l'époque. Quelque temps plus tard, il s'associe avec Charles-Hyacinthe Joseph Baillet, mécanicien, qui loge au n° 12 de la rue de la Visitation des Dames Sainte Marie. Le 7 novembre 1849 tous deux déposent un brevet pour une machine à imprimer d'une durée de quinze ans : c'est le premier brevet où apparaît le nom de Marinoni en association avec quelqu'un. C'est aussi, pour Marinoni, la première récompense à une exposition, celle de Paris, à laquelle lui-même et son associé décident de participer avec leur nouvelle machine à imprimer. Ils obtiendront la médaille de bronze en 1849 à l'Exposition industrielle de Paris. Marinoni ne se contente pas d'innover sur les procédés d'impression. Confronté, dans son expérience quotidienne au journal *La Presse*, aux problèmes cruciaux du pliage des journaux, Marinoni innove en créant, l'année suivante, toujours avec Charles Baillet, une machine à plier les journaux. La machine sera brevetée le 7 janvier 1850 (brevet n° 9339, au nom de Charles Baillet). Les Anglais adopteront rapidement cette innovation, ce qui n'est pas le cas du marché français.

Les premiers essais de rotative à cylindre et papier continu de Jacob Worms

L'autre invention fondamentale du XIX^e siècle, sur laquelle réfléchit l'Anglais William Nicholson dès 1790, est celle qui concerne « la technologie du cylindre et celle de l'intégration fonctionnelle de la machine avec son environnement »³⁹. Sur cet aspect la monarchie de Juillet fut une période propice à la création en matière de presse même si cette période fut très courte. Les décrets du gouvernement provisoire – suppression du timbre le 4 mars 1848, suspension du cautionnement et suppression de la censure des dessins le 6 mars, libération de l'attribution des annonces légales du 8 mars – « accompagnèrent plus qu'ils ne provoquèrent la multiplication des nouveaux journaux à Paris et en province »⁴⁰. Les travaux d'innovation technique s'orientèrent dans le sens de l'intégration du cylindre rotatif pour l'impression. Une innovation révolutionnaires qui fut initiée en France par Émile de Girardin, dès 1828 pour son journal *Le Voleur* ou pour *La Presse* à partir de 1836, afin d'avoir des moyens de production plus puissants et plus rapides que tous ceux alors en usage. Il lui fallait mieux encore : « *une machine d'où l'on pu faire jaillir les feuilles comme l'eau jaillit d'une source* ». Mais le Second Empire naissant retrouve progressivement un régime de surveillance⁴¹. Les journées de juin 1848 provoquèrent par étapes un retour à un système de contrainte et à une diminution drastique du nombre des journaux et de la diffusion de la presse : état de siège (24 juin 1848 puis 9 août 1849) et rétablissement du cautionnement (9 août 1848), réglementation du colportage (double autorisation pour le colporteur et pour sa marchandise, 27 juillet 1849), rétablissement du timbre (16 juillet 1850, accompagné de sa confusion avec la taxe postale pour les abonnements servis hors de la ville d'édition)⁴². Dans le même temps, entre le 17 février 1850 et le 26 juin 1851 Marinoni participe, au côté de Henri-Édouard Tresca (sous-directeur du Conservatoire national des arts et métiers) et de Philippe Eugène Marie Claude⁴³ (ingénieur connu pour ses maquettes pour le CNAM), aux premiers essais concluants de la rotative à

39. Frédéric Barbier, *L'empire du livre. Le livre imprimé et la construction de l'Allemagne contemporaine (1815-1914)*, préface par Henri-Jean Martin, Paris, éditions du Cerf, 1995, p. 296, 612 pages.

40. Pierre Albert, « L'abandon du monopole postal et ses effets (1850-1890) », p. 143-157, compte rendu du colloque publié sous la direction de Gilles Feyel, *La distribution et la diffusion de la presse, du XVIII^e siècle au III^e millénaire*, éditions Panthéon-Assas, Paris, 2002, 451 pages, p. 144.

41. Patrick Eveno, *L'argent de la presse française des années 1820 à nos jours*, Paris, éditions CTHS-Histoire, 2003, p. 26, 237 pages.

42. Op.cit. Pierre Albert, *L'abandon du monopole postal et ses effets (1850-1890)*, p. 144.

43. D'après des courriers échangés entre Edmond Morin et P. Worms, le fils de Jacob Worms, courriers auxquels nous avons pu avoir accès grâce à Frédérique Contini, ancienne responsable de la Bibliothèque des Arts Graphiques de Saint-Sulpice, dans le 6^e arrondissement de Paris. Ils ont été répertoriés dans le fond des autographes à la côte 259 et 260. La lettre

bobine et à clichés cylindriques de Jacob Worms⁴⁴. Elle est la première rotative au monde de ce genre ! Sont utilisés des clichés cylindriques du journal *La Presse* pour un tirage de 10 000 exemplaires⁴⁵. Mais avec un marché qui n'est pas encore prêt et de nombreuses dettes, Jacob Worms doit interrompre la mise au point de cette rotative. Ces essais seront repris et développés par l'imprimeur Nicolas Serrière⁴⁶, mais surtout par Derriey et Marinoni pour le journal *La Liberté* et *Le Petit Journal*, quinze ans plus tard, après la loi postale du 25 juin 1856. Cette loi provoqua une transformation complète du marché et le développement de la presse populaire qui fut exonerée de cautionnement, de timbre et de l'obligation de passer par la poste pour être distribuée. Cette loi, précise Pierre Albert, supprima ainsi le monopole postal qui remontait à 1681 et avait été régulièrement confirmé sous l'Ancien Régime : « *la Poste était seule autorisée à diffuser la presse périodique dans tout le pays, et les journaux devaient payer la taxe postale, à la seule exception des exemplaires destinés aux abonnés de la ville d'édition, diffusés par portage à leur domicile* »⁴⁷.

Les presses « l'Universelle » et « l'Indispensable »

En attendant Marinoni dépose un brevet d'invention le 25 octobre 1850 avec Jean-Marie Chevalier et Jean-Frédéric Eugène Bourlier pour un nouveau système de va-et-vient appliqué aux presses typographiques, une innovation qui lui permettra de recevoir une médaille d'argent à l'Exposition de Besançon en 1850. Après ce premier succès Marinoni quitte les Gaveaux en mars 1851 pour fonder une société avec Jean-Marie Chevalier et Jean-Frédéric Eugène Bourlier⁴⁸. Ils installent cette société au 67 de la rue de Vaugirard. L'année suivante ils sortent ensemble une nouvelle presse à imprimer « la presse l'Universelle ». Chevalier, Bourlier et Marinoni

d'Edmond Morin adressée à P. Worms est une copie manuscrite gardée par Edmond Morin, l'originale ayant été envoyée à Worms (voir réponse de P. Worms n° 260).

44. D'après un brevet déposé le 16 janvier 1846 (brevet n° 2579) pour une presse typographique à mouvement circulaire continu. Worms va construire deux presses rotatives. L'une sera envoyée à Londres, au sieur Carterelle et l'autre, presque achevée, sera vendue 15 000 francs à Émile de Girardin. Marinoni travaillait, ne l'oublions pas, pour Gaveaux et Émile de Girardin à l'imprimerie de Serrière, à l'époque où Jacob Worms créa sa machine et fit des essais pour *La Presse*. À chacune de ces presses est adapté, sur un cylindre en fonte, un cliché de la première page du numéro du 17 février 1850 du journal *La Presse* et aussi du 26 juin 1851. Un cliché Courbé est encore visible aujourd'hui au Conservatoire national des arts et métiers, à Paris. (Worms/Philippe, cliché cylindrique pour presse typographique rotative avec matrice en papier. Numéro d'inventaire au CNAM n° 5606).

45. AN/F18/568, Affaire Worms.

46. Nicolas Serrière (père), « imprimeur du Petit Journal, de la clicherie », journal *L'imprimerie*, n° 8 d'août 1864 ou bien « Serrière N.P. Clichage des journaux », *L'imprimerie* n° 25 de janvier 1866, p. 277.

47. Pierre Albert, *L'abandon du monopole postal et ses effets (1850-1890)*, op. cit. p. 145

48. A.D. de la Seine D32 U3 n° 31 enregistrement des actes de société. N° 466 : société en nom collectif, Jean Paul Marie Chevalier, Jean Frédéric Eugène Bourlier et Hippolyte Auguste Marinoni (le mercredi 12 mars 1851).

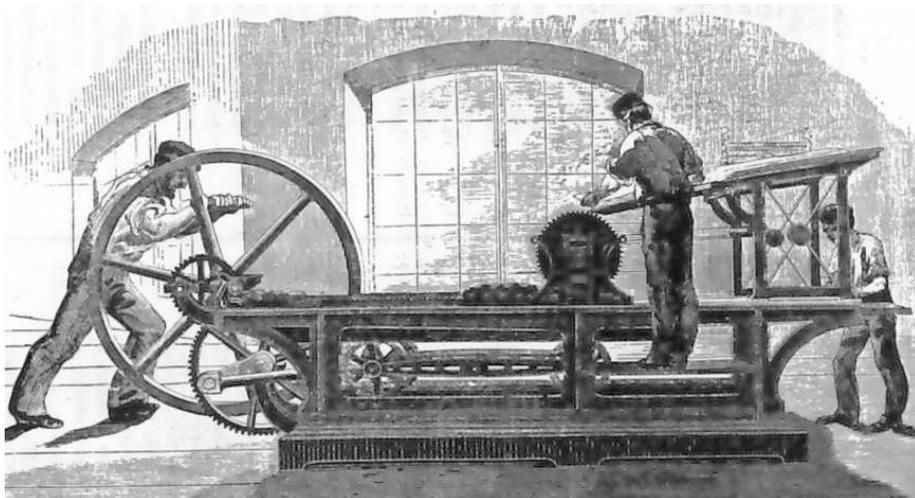


FIGURE 6 – La presse « l'Universelle » (1850)

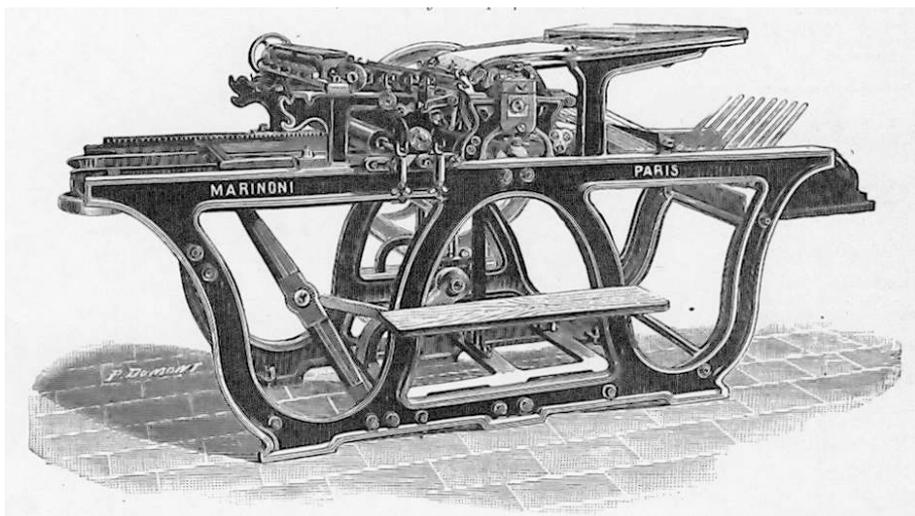


FIGURE 7 – La presse « l'Indispensable » (1858)

seront récompensés en gagnant une médaille de première classe pour cette presse « l'Universelle » qu'ils ont exposée à l'Exposition de Paris en 1855.

Le 23 octobre 1851, naît à Paris le deuxième enfant de Marinoni, un fils, Eugène Albert (1851-1912). Plus tard, c'est la naissance du troisième et dernier enfant de

Marinoni, George Héloïse (1856- ?), sa seconde fille, qui va naître le 5 mars 1856. En 1857, Marinoni se sépare de Jean Marie Chevalier et reste avec Jean Frédéric Eugène Bourlier⁴⁹ avec qui il va sortir de nouveaux modèles comme la presse « l'Indispensable » qu'il expose lors de l'Exposition de Dijon en 1858. Il y gagne une médaille d'argent.

Moteur à air dilaté par la combustion électrique des gaz de Richard Lenoir

En 1859, il a 36 ans, Marinoni va dissoudre à nouveau sa société⁵⁰. Il reste seul un temps puis, vers 1860, se lance avec Richard Lenoir dans la fabrication du moteur à air dilaté par la combustion des gaz au moyen de l'électricité en association avec Louis Julien et Auguste Lévêque⁵¹. Un premier essai qui sera un échec, même si Marinoni se présente encore une fois comme un pionnier. Cette innovation vient dix ans trop tôt sur un marché qui n'est pas encore mûr. Le gaz n'est pas présent partout et l'investissement est trop lourd pour Marinoni face à un marché du gaz qui ne se développe pas assez vite. Un problème d'alimentation que réglera Richard Lenoir par la suite. Cette innovation trouvera des applications industrielles diverses, dans les turbines comme dans les premiers moteurs sans chevaux à « explosion » (à gaz puis à pétrole) des futures automobiles. Mais, malgré le succès du moteur et ses qualités (en 1861, à l'exposition de Metz, il gagnera une médaille d'argent), Marinoni fait faillite et ne peut maintenir son entreprise à flot⁵².

49. A.D. de la Seine D32U3 n° 36 : N° 2130 : dissolution de société (21 août 1857) entre Chevalier (Jean Marie), Paris 20 -rue Duroc dans le 3^e, Bourlier (Jean Frédéric Eugène) 79 rue de Vaugirard & Marinoni, 67 rue de Vaugirard. D32U3 n° 36 : N° 2131 création d'une société en nom collectif Marinoni & Bourlier (vendredi 21 août 1857).

50. A.D. de la Seine D32U3 n° 36 : N° 1234, du 13 mai 1859 : Marinoni et Bourlier : dissolution. Acte sous.seing. devant avocat Petitjean (ou Petit gean) quiv. entre : Hippolyte Auguste Marinoni, mécanicien, 67 rue de Vaugirard, Jean-Frédéric Bourlier, mécanicien la société en nom collectif entre les susnommés est dissoute (pour l'exploitation d'un atelier de construction mécanique).

51. A.D. de la Seine D32 U3 : n° 39 : N° 2369, 27 octobre 1860, Marinoni et Lévêque. Ce jour a comparu le sieur Louis Julien fabricant de bijouterie et commissionnaire, demeurant à Paris rue Saint Antoine n° 170, lequel a conformément aux art 42 et suivant du livre 1^{er} titre 3, du Code de commerce, déposé entre nos mains est requis l'affiche au tableau placé dans la salle d'audience de ce tribunal . D'un acte sous seins privé enregistré à Paris le 23 octobre. court fol. 138, V.L. 4, par le receveur qui (...) en nom collectif entre : Hippolyte Marinoni, mécanicien, demeurant 67 rue de Vaugirard et Auguste Lévêque, entrepreneur, 35 rue Rousselet duquel il appert qu'il a été formé une société en nom collectif entre les sus nommés pour la construction de moteurs à air dilaté par la combustion du gaz au moyen de l'électricité.

52. A.D. de la Seine D32U3 n° 40 : Marinoni N° 2390 dissolution ce mercredi 30 octobre 1861. Ce jour a comparu (...) le sieur Hippolyte Marinoni, mécanicien, demeurant à Paris rue de Vaugirard 67, lequel a constitué avec Louis Julien, fabricant de bijouterie et Auguste Lévêque une société en nom collectif pour construire des moteurs à air dilaté par la combustion du gaz au moyen de l'électricité.

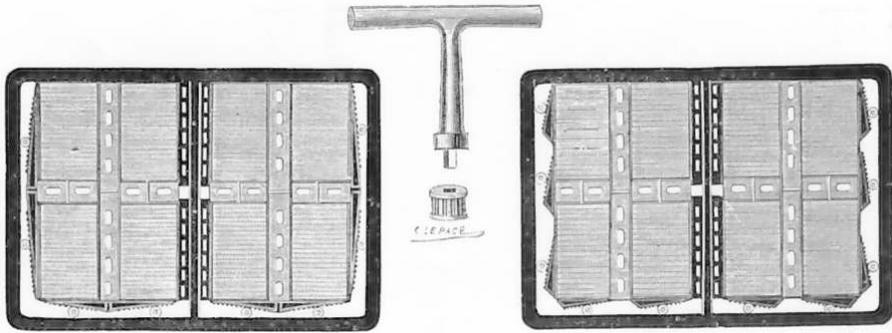


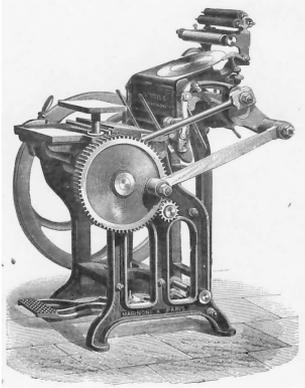
FIGURE 8 – Coins métalliques en métal (1862)

Les coins de serrage mécaniques en métal, les nouvelles presses à pédale « l'Utile » et « l'Active » et la nouvelle machine à vapeur

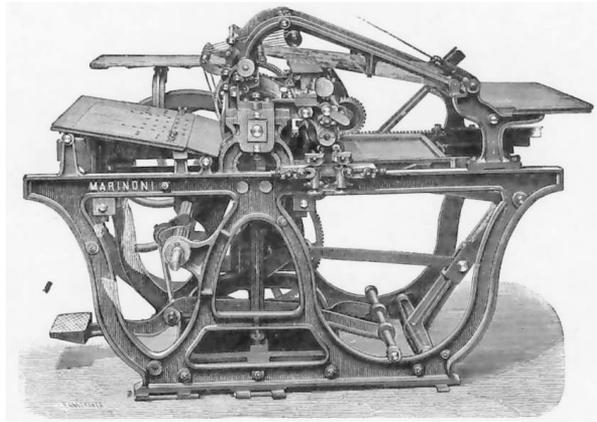
En 1862, Marinoni revient à l'univers de la presse. Pour des raisons financières, il décide de s'associer avec François-Noël Chaudré⁵³ et révolutionne la composition typographique en créant des coins de serrages mécaniques en métal alors qu'ils étaient depuis les origines en bois. Une première mondiale qui sera acceptée par tous immédiatement. L'année 1862, c'est aussi l'apparition des presses à pédale qui nous viennent d'Amérique par l'intermédiaire de l'Exposition de Londres la même année. S'opposant aux presses à platines classiques verticales⁵⁴, ces nouvelles presses vont inspirer la propre presse à pédale de Marinoni « l'Utile » qui verra le jour vers 1879 puis « l'Active », construite par Jules Michaud pour la société Marinoni en 1886. En 1864, Marinoni et Chaudré proposent sur le marché, sans déposer de brevet, une nouvelle machine à vapeur. Cette nouvelle invention eut un succès complet immédiat en remplissant au mieux l'attente des imprimeurs qui ont des presses mécaniques. Marinoni et Chaudré eurent une récompense pour le moteur « inexplosible », ainsi qu'une médaille de première classe à Porto (Portugal) la même année.

53. A.D. de la Seine D32U3 n° 41 : Marinoni et Chaudre N° 2579, 25 novembre 1862. Société en nom collectif pour l'exploitation d'un fonds de constructeurs mécaniciens entre Hippolyte Auguste Marinoni, 67 rue de Vaugirard et François-Noël Chaudre

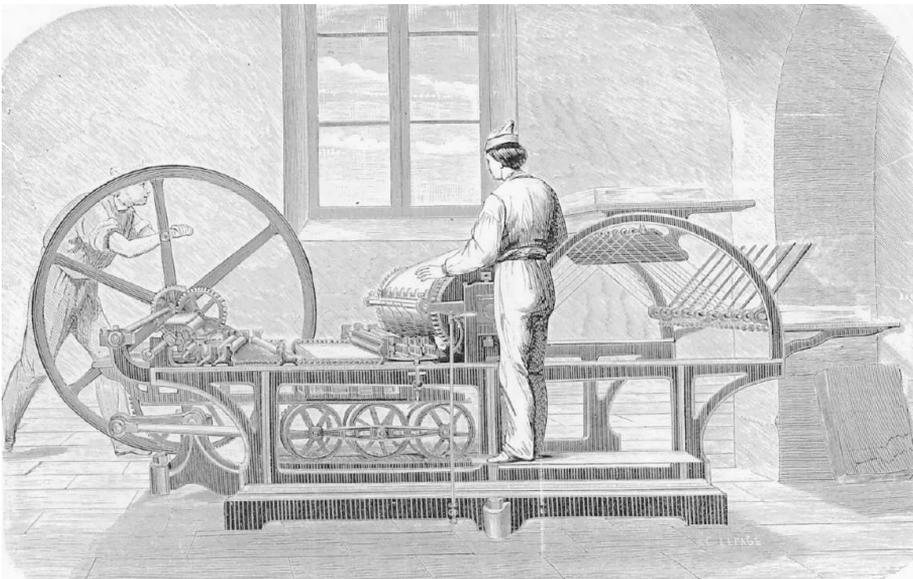
54. Charles Verneuil et Jules Soufflet, *Les presses à pédale*, présenté par Paul-Marie Grinevald, Paris, éditions des Cendres, 1997, p. 8-9, 139 pages. La différence entre les presses à platine et les presses à pédale est simple, nous explique Paul-Marie Grinevald : pour la presse à platine, l'impression se fait horizontalement, alors que pour la presse à pédale, elle se fait verticalement.



(a) La presse à pédale «L'Utile» de Marinoni (1879)



(b) La presse à pédale «l'Active» de Michaud (1886)



(c) La presse Typo-lithographie (1865)

FIGURE 9 – Trois presses Marinoni

Marinoni et la Typo-lithographie

Toujours en 1865, Marinoni s'oriente vers l'application de la mécanisation à la lithographie en essayant d'associer la typographie et la lithographie. Il reprend les

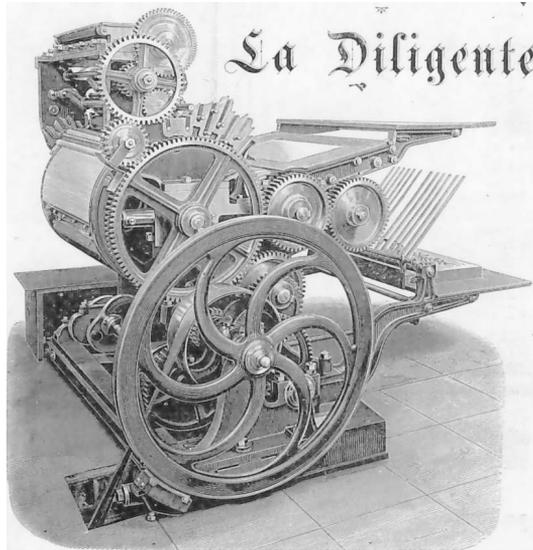


FIGURE 10 – « La Diligente » de Michaud (1886)

travaux de Senefelder lui-même, le créateur de la lithographie, ceux de Perrot et de Jean-François Kocher, ceux enfin de Paul Dupont et d'Henri Voirin, pour proposer une nouvelle presse « typo-lithographique ».

Cette machine marque le vrai départ de la lithographie dans la production industrialisée avant d'aboutir à un autre procédé, en appliquant la rotative à la lithographie, celui de la « zincographie » avec sa presse « La Diligente » construite par Jules Michaud pour la Société Marinoni en 1886. C'est une rotative lithographique sur zinc qui annonce la « Roto-calco » (voir figure 32), formulation française qui changera pour devenir celle, plus anglo-saxonne, d'« Offset ».

Le temps de la rotative et de la consécration pour Marinoni

Marinoni veut toujours s'affranchir des « mécaniques anglaises » et après la machine à réaction en association avec Gaveaux, la presse l'Universelle, l'Indispensable, les coins mécaniques pour le serrage des formes, les machines à gaz et à vapeur et la presse typo-lithographique, il dépose en 1866, à la demande de Girardin pour le journal *La Liberté*, un nouveau brevet pour une presse rotative typographique cylindrique mais avec margeurs dans un premier temps. Il s'inspire des travaux des Anglais William Nicholson (1790) et sir Rowland Hill (1835)⁵⁵ et

55. « Machine rotative Alauzet », *La Typologie-Tucker* n° 123, Vol III du 15 septembre 1880 et pour BERRY William-Turner, and POOLE Herbert-Edmund, dans leur *Annals of Printing* :

ceux de l'Allemand Jacob Worms (1838)⁵⁶, le père de la rotative cylindrique avec cliché stéréotypique en France et dans le monde pour la presse périodique, après Jules Derriey⁵⁷ qui déposera un brevet du même type vers 1863. Marinoni et Chaudré se sont séparés. Marinoni reste donc le seul propriétaire des locaux du 67 rue de Vaugirard. C'est lui qui déposera donc seul son premier brevet pour une presse typographique cylindrique faisant la retiration le 24 avril 1866 (brevet n° 71339) puis un autre, le 10 mai 1867 (brevet n° 76392), pour une machine typographique cylindrique à six margeurs. Millaud en commandera quatre pour *Le Petit Journal*.

D'après le brevet, cette invention consiste dans l'application et la disposition de six cylindres de marge avec un jeu de cordons et de guides conduisant les feuilles à imprimer des cylindres de marge aux cylindres imprimeurs. Ces deux brevets sont importants car c'est la première utilisation pour Marinoni du principe rotatif « cylindre contre cylindre » pour l'impression⁵⁸. C'est surtout la naissance en Occident de l'utilisation et de la fabrication « industrielle » de la rotative avec cliché cylindrique (stéréotype) grâce à Marinoni qui s'oppose, tout en les perfectionnant en réduisant leur encombrement, aux prototypes des presses géantes de l'Américain Richard Hoe (la presse cylindrique horizontale polygonale à caractères mobiles définie aussi comme la « *Type Revolving Press* »⁵⁹ ou à celle de l'Anglais Augustus Applegath (presse polygonale cylindrique verticale à caractères mobiles).

« A Chronological Encyclopaedia from the Earliest Times to 1950 », London, Blandford Press, 1966, l'initiative de la machine rotative appartiendrait à sir Rowland Hill, connu pour l'introduction du timbre-poste de dix centimes dans le Royaume-Uni. En 1835 il pris un brevet pour une machine à papier sans fin, mais ce prototype présentait, dans son fonctionnement, de nombreuses difficultés et fut abandonnée.

56. À la demande de Girardin, Jacob Worms fera les premiers essais réalisés avec Claude Justin en 1838. À partir de cette date, en effet, on voit apparaître en France plusieurs inventions qui feront réellement entrer la rotative dans le monde de l'imprimerie. Jacob Worms associé à Claude Justin feront cette année-là, dans l'atelier de ce dernier au 13 de la rue Gaillon à Paris, des essais d'impression sur papier sans fin. Une demande de brevet sera déposé 30 janvier 1838. Il sera attribué le 24 avril 1838 (n° 8483), au nom de Claude Justin pour l'invention et le perfectionnement d'un nouveau mode de clichage qui permet d'appliquer la presse cylindrique rotative, tant à l'impression typographique, qu'à celle des papiers et étoffes peints. La presse se compose de deux cylindres, en bois ou en métal, sur lesquels s'appliquent les clichés courbes et utilise le papier sans fin. Un brevet de perfectionnement et d'addition lui sera attribué en juillet 1838 (n° 9149).

57. En France Jules Derriey créera une rotative avec margeurs dès 1863, date du dépôt de son brevet, mais par manque de moyen financier il ne pourra la commercialiser qu'à partir de 1867. Il en construira une avec bobine au début de 1873 pour le journal *Le Moniteur Universel* alors que c'est à la fin de l'année 1872 que Marinoni en construisit une pour le journal *La Liberté*.

58. Après ses premiers essais avec Jacob Worms, en 1851, pour le journal *La Presse* d'Émile de Girardin.

59. Cette machine, appelée en Amérique *Type Revolving Press* (ce qui veut dire « Machine à caractères tournants ») et aussi *The Lightning Press* (la presse Éclair), résolvait en effet la question des caractères maintenus sur un cylindre polygonal.

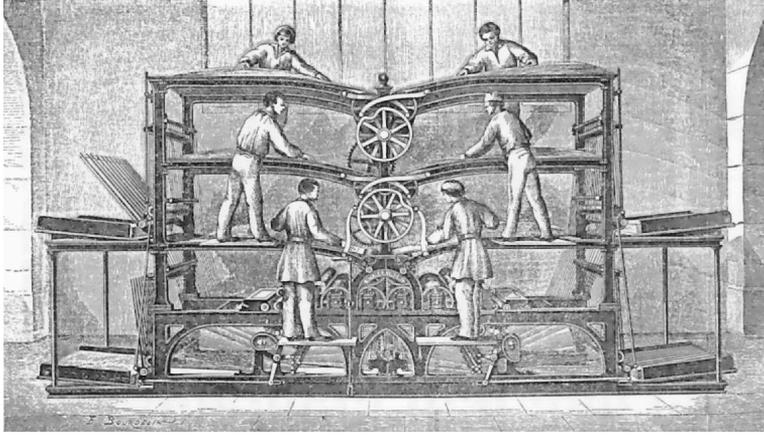


FIGURE 11 – La rotative Marinoni à six margeurs (1866-1867)

La première machine que livra en Europe la maison Hoe et C^{ie} fut montée à Paris dans les ateliers du journal *La Patrie* en 1848 avec l'aide de Jules Derriey. La même année, celle d'Applegath fut montée pour le journal *The Time* de Londres, repris par John Walter III à la mort de son père John Walter II. Ce journal adoptera à son tour la machine Hoe à dix margeurs vers 1857. Mais ces machines à caractères tournants, ces machines « mammouths », américaines ou anglaises, ne conviennent pas aux petits ateliers, aux espaces réduits du marché français, exclusivement parisien au départ. Marinoni va s'appuyer, tout en s'inspirant de la tradition anglo-saxonne après les essais américains et anglais⁶⁰ pour mieux s'y opposer, sur la tradition française qui se fonde sur l'utilisation du cliché stéréotypique à partir des travaux de Jean-Baptiste Genoux et de Jacob Worms. L'Exposition de 1867 sera pour Marinoni et Derriey, le mécanicien de Hoe en France, le début d'une longue confrontation car chacun, venant d'une tradition différente, y présentera pour la première fois en public leurs premières rotatives d'origines françaises.

Mais le brevet qui va venir conclure une des périodes centrales dans la vie de Marinoni et qui apporta à son entreprise une notoriété internationale et à la France une position dominante dans ce secteur industriel fut le dépôt du 3 juillet 1872 d'un brevet d'invention (FR95813) concernant un système de presse cylindrique faisant de la retiration et fonctionnant avec du papier continu et muni de receveurs mécaniques. Les lois de 1868 qui suppriment l'autorisation préalable et autorisent tout

60. Louis Danel, *Les presses mécaniques d'imprimerie anglaises et américaines*, extrait et traduit du *Typographic Printing machines and machine printing*, de Fred. J.F.Wilson., Lille, éditions Danel, 1886, 152 pages.

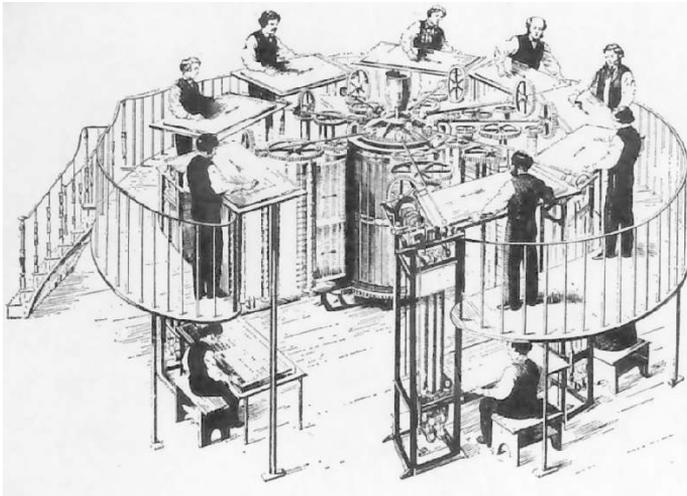


FIGURE 12 – Presse polygonale verticale d'Auguste Applegath (1847 – *Times*)

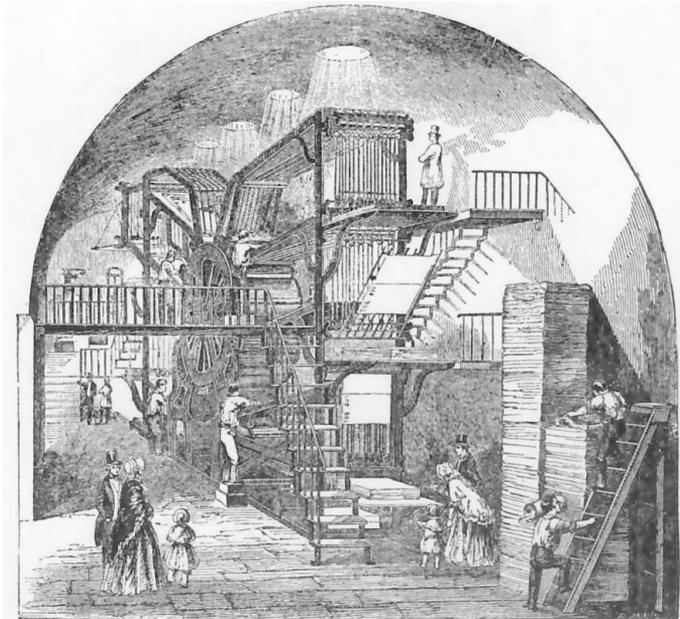


FIGURE 13 – La *Type Revolving Press* de Hoe (1848)

citoyen à fonder un journal⁶¹ additionnées aux lois de septembre et d'octobre 1870

61. Gilles Feyel, *La presse en France des origines à 1944, histoire politique et matérielle*, Éditions Ellipses, 1999, 192 pages (p. 80-81).

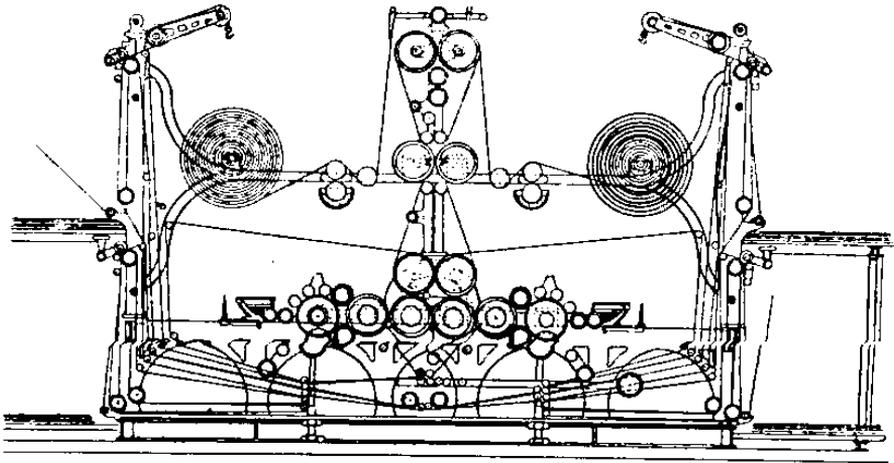


FIGURE 14 – Rotative Marinoni à bobines (1872-1873)

qui suppriment le timbre, le cautionnement et les brevets d'imprimeur et de librairie⁶² vont accélérer la libéralisation de la presse et le développement de la rotative. L'extension aux feuilles politiques de la dérogation au monopole postal accordée par la loi de 1856 à leurs homologues non politiques vient renforcer cette libéralisation en attendant la grande loi de 1881 qui régie encore de nos jours les libertés des médias en France. Jusqu'à présent, on a produit quelques exemplaires de rotative avec quelques applications, mais la machine n'a pas été encore produite industriellement en série, sur des petits formats, pour une clientèle à l'échelle internationale. Marinoni qui n'est pas ingénieur en adopte les méthodes. En novembre 1872 il livre, toujours pour le journal *La Liberté*, une des premières « machines cylindriques à papier continu » de France. Il est en concurrence avec Jules Derriey qui, au cours des premiers mois de 1837, en construit une pour le journal *Le Petit Moniteur* de Paul Dalloz. Marinoni en installe dans le même temps cinq pour *Le Petit Journal*. Ce faisant, l'inventeur français permet au principe de la rotative par cliché et papier en continu d'accéder enfin à un stade de production et d'utilisation industrielles. Un principe retenu par l'ensemble des constructeurs à travers le monde et qui est toujours valable aujourd'hui au *xxi*^e siècle. C'est ce que Marinoni va apporter à la rotative et au monde occidental, à défaut d'en avoir inventé le procédé.

Dans le même temps, grâce à Marinoni et conformément au rêve patriotique de son adolescence, la France occupera le premier rang mondial dans la construction des machines typographiques avant de laisser la place à l'Allemagne et aux États-Unis. En 1873, il obtiendra à Vienne une médaille de progrès pour cette rotative

62. Op.cit, Pierre Albert, *L'abandon du monopole postal et ses effets (1850-1890)*, p. 146.

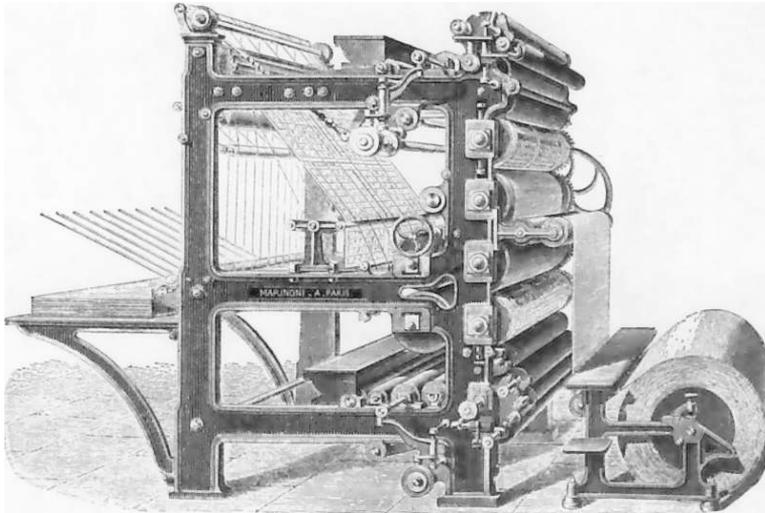


FIGURE 15 – Rotative Marinoni (1875-1878)



FIGURE 16 – En-tête d'un diplôme (évolution des procédés d'impression de 1452 – la presse de Gutenberg, à gauche – à 1872 – la rotative de Marinoni, à droite)

et, sur décret du Président de la République française en 1875, il sera fait Chevalier de la Légion d'honneur⁶³, puis Officier en 1884 alors que le jury international de l'Exposition d'Amsterdam⁶⁴ lui décerne un diplôme d'honneur, la plus haute récompense. Il sera fait Commandeur de la Légion d'honneur en 1886. Marinoni

63. A.N. F12-5202 pour Hippolyte Auguste Marinoni. Cote pour consultation LH 1743/21 et A.N. F12-5211 pour Jules Michaud et Albert Eugène Marinoni.

64. La maison Marinoni avait exposé 5 machines : une presse rotative, imprimant avec papier continu et fonctionnant avec plieuse mécanique ; une presse à retraiture avec receveur de feuille mécanique ; une presse lithographique, nouveau modèle perfectionné, pour impression de luxe, ou chromo ; une presse typographique en blanc, dite presse « Indispensable », une presse à pédale dite « l'Utile ».

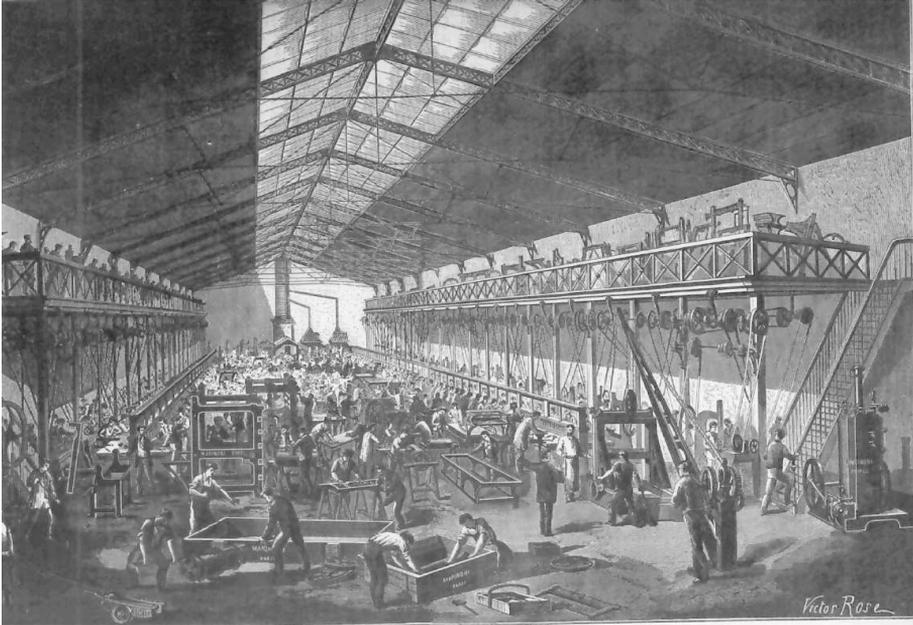


FIGURE 17 – Atelier de la rue d'Assas (1881)

reçoit ces récompenses, au titre de constructeur de machines. En 1877, le succès l'oblige à déménager au 92-96 de la rue d'Assas afin d'y installer un plus grand atelier et son nouveau siège social (actuel emplacement de l'université d'Assas). Il agrandira son atelier en doublant son espace en 1881. En 1878, après la mort de sa femme en 1873, Marinoni décide de se remarier avec Marie Thérèse Adélaïde Payen (1847-1924)⁶⁵.

Les deux gendres de Marinoni, Jules Michaud et Marie Désiré Cassigneul, prennent la relève

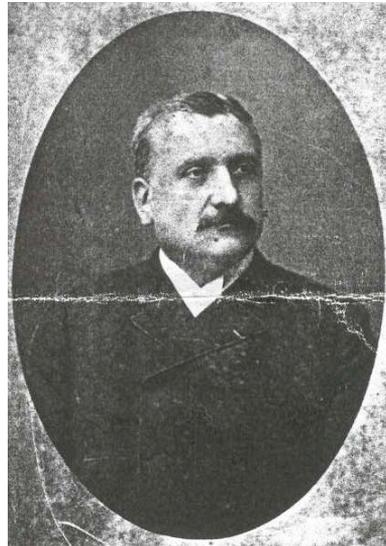
Jusqu'en 1885 Marinoni n'aura de cesse de déposer des brevets pour améliorer le processus de production des imprimeries en France comme à l'étranger avant de passer la main à son gendre, l'ingénieur centralien Jules Michaud (1840-1921)⁶⁶

65. Elle survivra à Marinoni sans avoir eu d'enfant avec lui. Elle adoptera Marie Georgette Descamps (1883- ?) qui deviendra l'une des héritière de Marinoni à sa mort en 1924, héritage qu'elle partagera avec les enfants des trois familles (Michaud, Cassigneul et Albert Marinoni) issu du mariage des trois enfants de Marinoni,

66. Jules Michaud né à Montévideo en Uruguay le 10 mars 1840, va se marier avec George Héloïse Marinoni, la seconde fille de Marinoni, le 6 février 1873. Il mourra le 9 janvier 1921 à



Jules Michaud (1840-1921)



Marie Désiré Cassigneul (1835-1906)

FIGURE 18 – Les deux gendres de Marinoni

entré dans l'entreprise Marinoni en 1868 et à son fils Eugène Albert Marinoni⁶⁷ qui secondera toute sa vie Jules Michaud dans sa tâche. Ils obtiendront, tous deux, le titre de Chevalier de la Légion d'honneur.

Les brevets Marinoni

Nous donnons en annexe, page 96, la liste des brevets pris par Marinoni en son nom.

Avec la presse à pédale « L'Active » et la rotative lithographique « La Diligente » créée en 1886 à la seule initiative de son gendre Jules Michaud, Marinoni marque ainsi une rupture avec sa propre propriété car il ne veut s'occuper dorénavant que de la presse quotidienne. Le nom même de Marinoni, jusqu'à sa mort en 1904, n'apparaîtra plus sur les brevets de la société qui porte cependant toujours son nom : *Société Marinoni*. Les brevets portent donc uniquement le nom de Jules Michaux déposés

Nice alors que George Héloïse est née, elle, le 5 mars 1856 dans le 11^e arrondissement. Jules Michaud est centralien de la promotion 1863. Il est membre de l'association des anciens élèves de l'École centrale depuis sa sortie, un réseau qu'il est utile de ne pas négliger pour son avenir professionnel. Il habite, jusqu'à son mariage, avec sa mère au n° 7 de la rue de Douai. Il a été employé au chemin de fer du Nord à Saint-Quentin (Aisne) à partir de 1864, dès la sortie de son école, avant d'entrer en 1868 chez Marinoni.

TABLE 1 – Les réalisations majeures de Marinoni

La presse à réaction	1848
La plieuse	1850
La presse « Universelle »	1850
La presse « l'Indispensable »	1853
Moteur à gaz de Lenoir	1860
Les coins mécaniques pour le serrage des formes	1862
Machine à vapeur	1864
La presse typo-lithographique	1865
Rotative avec six margeurs	1866
Rotative sans margeurs	1872
L'« Utile » (presse à pédale)	1879

pour la *Société Marinoni* pendant cette période qui sera loin d'être stérile, où ce centralien apparaît comme le chef de file de la quatrième génération de constructeurs de machines à imprimer, avec Jules Voirin, celle des ingénieurs de grande école ⁶⁸.

TABLE 2 – Évolution des procédés d'impression

Signes distinctifs	Nom	Exemple
Platine imprimant sur une forme à plat	Platine	Presse à bras ordinaire
Surface cylindrique imprimant sur une forme à plat	Machine à cylindre	Machine ordinaire, à retiration, à réaction
Surface cylindrique imprimant sur une forme cylindrique	Machine rotative	Machines à journaux

Voici résumé (table 2 ; voir aussi la figure 3), par un mode de classification simple, les évolutions techniques auxquelles Marinoni va contribuer d'une façon majeure, en particulier pour les deux derniers procédés ⁶⁹.

68. En 1899, Jules Michaud sera à l'origine de la création du *Syndicat des Constructeurs de Machines d'Imprimerie* qui devient en avril 1921 le Syndicat des Constructeurs de Machines d'Imprimerie et de façonnage de Papier et Cartons, puis le Syndicat des Constructeurs de Machines pour les Industries du Papier, du Carton et des Arts Graphiques, en abrégé, S.C.I.P.A.G. Il se nomme aujourd'hui, depuis le 19 mars 1986, SCIPAG-EMBALCO avec la venue des entreprises d'emballage et du conditionnement.

69. Il convient d'ajouter que les diverses machines sont le résultat de modifications successives. Les premiers imprimeurs se sont servis de la platine, puis est venu le cylindre et enfin

Utilisation de l'énergie solaire et invention de la rotative « chromo-typographique » pour la presse quotidienne

Sur les mêmes principes que John Ericsson, qui construisit un « moteur solaire » sur la base d'un capteur solaire et d'un miroir pour servir de chaudière pour une machine à vapeur afin d'entraîner une autre machine, les ingénieurs français Augustin Mouchot et Abel Pifre furent absorbés de leur côté par la construction d'une machine solaire qu'ils présentèrent d'abord en Algérie, vers 1879, puis au Jardin des Tuileries, en 1882, à Paris, avec la complicité de Marinoni et de Jules Michaux. Le capteur solaire des deux ingénieurs français était un miroir conique dont la base avait un diamètre de 2,2 m et dont le sommet portait une chaudière à vapeur tubulaire. Le capteur alimentait une machine à vapeur qui entraînait une pompe hydraulique. Mouchot était une sorte de missionnaire de l'énergie solaire, explique Strandh Sigvard⁷⁰, et présentait souvent sa machine solaire couplée à une petite presse à imprimer qui tirait des brochures vantant l'excellence de l'énergie solaire en général et de son exploitation par Mouchot en particulier. Marinoni dans les Jardins des Tuileries, à l'occasion de la « Fête de la Jeunesse » organisée au profit des écoles, se prêta à l'idée d'utiliser lui-même cette force pour actionner l'une de ses machines, force qualifiée par la presse spécialisée de l'époque comme le « chauffeur de Marinoni »⁷¹. On imprima sur sa presse « l'Utile », sa « presse solaire » du moment, un petit journal intitulé « le Soleil-Journal » que l'on distribua à la foule assemblée. L'idée venant du journal *le Beaumarchais* obtint un succès complet. Marinoni et Michaux soutiendront ainsi une innovation révolutionnaire en utilisant l'énergie solaire, une nouvelle source d'énergie, pour faire fonctionner une de ses presses, une énergie en concurrence à l'époque avec une autre énergie récente, l'électricité.

En 1889, la *Société Marinoni* est présente à l'Exposition universelle de Paris, mais sa notoriété est telle ainsi que son niveau, qu'elle est classée hors concours. Jules Michaud est, de plus, membre du jury. Outre la presse régimentaire construite en vue des besoins de la typographie militaire (exposée au palais du Ministère de la Guerre) et la machine rotative actionnée par un moteur à gaz (installée au second étage de la Tour Eiffel pour le tirage du *Petit Figaro* lors de l'inauguration de la tour), Jules Michaud, le directeur de la société, centralien comme Gustave Eiffel, a rassemblé à l'entrée de la Galerie des machines les onze types différents de presses qu'il a inventées avec son beau-père Marinoni, ou adaptées pour les différents besoins de la typographie moderne.

la rotation, qui est le perfectionnement le plus complet. Koenig fut à l'origine de la plupart de ces innovations mécaniques.

70. Strandh Sigvard, *Machines, Histoire illustrée*, traduit de l'anglais par Philippe Bredèche, éditions Gründ, 1979, 239 pages (p. 164). Machine et matériel que l'on peut voir au CNAM dispersé mais exposé.

71. « Le Soleil, Chauffeur de Marinoni », *le Gutenberg Journal*, n° 33 du 15 août 1882.

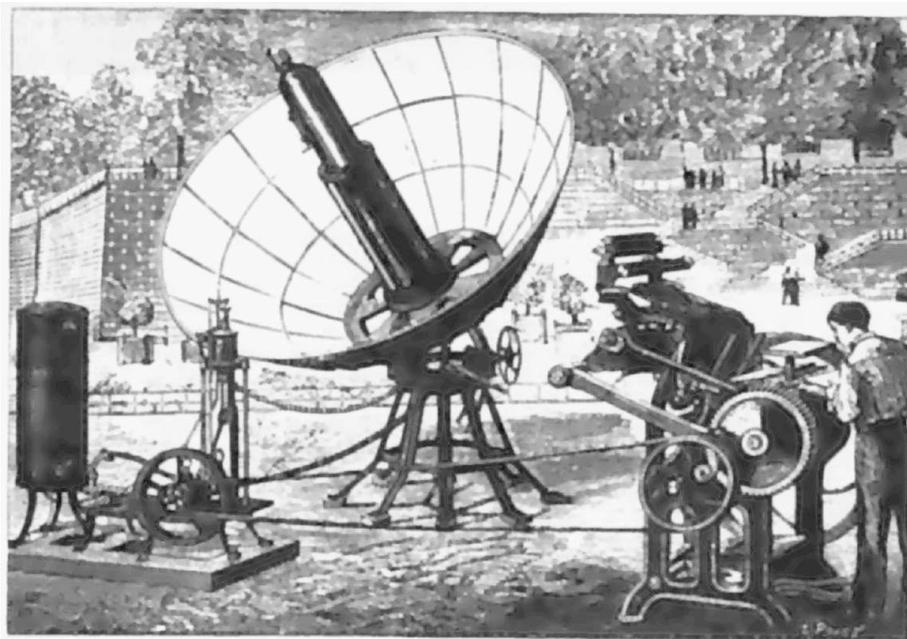


FIGURE 19 – Moteur solaire de Mouchot et Pifre faisant fonctionner la presse « l'Utile » de Marinoni (1889)

Jules Michaud va jouer aussi un rôle central dans la poursuite du développement de la rotative en France en multipliant les modèles, notamment pour l'imprimerie du *Petit Journal*, gérée par l'autre gendre de Marinoni, Marie Désiré Cassigneul (1835-1906) depuis 1867, auquel il permettra d'imprimer avec de la couleur pour son supplément illustré à partir de 1890 en créant une « rotative chromo-typographique » afin de répondre à la concurrence montante du *Petit Parisien*. La même année Jacob Worms, le père de la rotative moderne pour presse périodique et ancien imprimeur à Argenteuil, décède le 7 décembre 1890, à l'âge de quatre-vingt-deux-ans.

Une révolution en pousse une autre. Cette nouvelle rotative couleur marque le début de la quatrième génération de presse illustrée en Europe. La première génération de magazines illustrés vient d'une tradition initiée par la *Society for the Diffusion of Useful Knowledge* née à Londres en 1832 diffusant essentiellement de la « connaissance utile »⁷³, explique Jean-Pierre Bacot, avec le *Penny Magazine* et

72. Illustrations extraites de Louis Guéry, *Visages de la presse – la présentation des journaux des origines à nos jours*, CFPJ Éditions, Paris 1997, 254 pages (p. 106 et 121).

73. La *Society for the Diffusion of Useful Knowledge* créée en 1826, dont l'action prioritaire était l'extension de l'éducation du peuple par l'entremise de livres et d'un magazine illus-



FIGURE 20 – *Le Petit Journal* (20 juillet 1882) et son *Supplément illustré* (6 septembre 1896)⁷².

s'est rapidement répandue en Europe occidentale. À chaque génération, ajoute Jean-Pierre Bacot, correspond un modèle, l'émergence de leur première expression étant respectivement datée de 1832, 1842 et 1861, années qui sont marquées respectivement par l'apparition à Londres du *Penny Magazine*, de l'*Illustrated*

tré, le *Penny Magazine*, cessa son activité en 1846. C'est donc dans une famille de pensée plus libérale, partageant une même volonté de diffusion de la connaissance, conçue comme « utile », mais dans une logique descendante plutôt que montante, que naquit la presse illustrée. C'est donc par une option réformiste, mais aussi une solide volonté à la fois encyclopédiste et utilitariste que l'illustration de presse par la gravure fit son apparition à Londres, ce qui constitua une première dans l'édition de presse illustrée. En France, le terrain de réception de magazines équivalents avait été préparé à la fois par l'évolution sociale, marquée dans le domaine éducationnel par les lois Guizot et, dans le domaine éditorial, par une première pratique du magazine bon marché, mais non illustré, avec les tentatives pionnières de Girardin (*Le Voleur* en 1828 et le *Magazine des Connaissances Utiles* et enfin le *Magasin Pittoresque* en 1833 qui vécut jusqu'à la fin du XIX^e siècle). Jean-Pierre Baco, « Le rôle des magazines illustres dans la construction du nationalisme au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle », *Réseaux* n° 7, *Médias et migrations*, Paris, éditions Hermès Science Publications, 2001, pp.265-293, 396 pages.

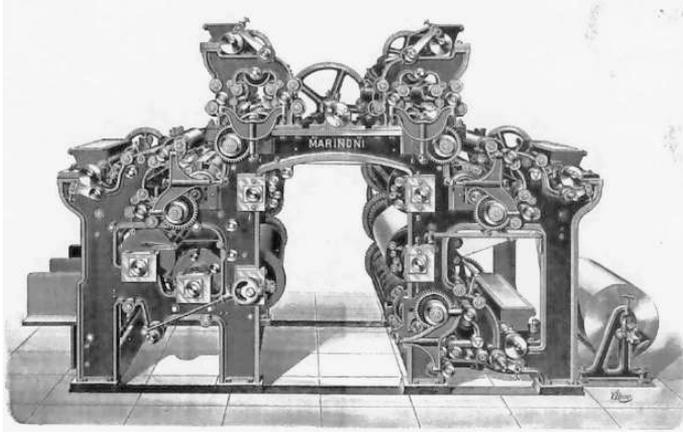


FIGURE 21 – La Chromo-typographie de Jules Michaud (1890-1893)

London News et du *Penny Illustrated Paper*⁷⁴. Ils vont être dépassés en France par les suppléments illustrés des deux quotidiens nationaux les plus populaires, *Le Petit Parisien* et *Le Petit Journal*, qui formeront les débuts d'une quatrième génération de presse illustrée. En France on s'inscrit dans une longue tradition qui remonte à *L'Illustration* (1843), *Le Monde Illustré* (1857), *L'Univers Illustré* (1859) et enfin *Le journal Illustré* (1864), l'ancêtre du supplément illustré du *Petit Journal*. *Le journal Illustré* intégré au groupe de presse de Marinoni construit autour du *Petit Journal* disparaîtra en 1900, concurrencé en interne par le supplément illustré du *Petit Journal*.

La rotative, et cette rotative en particulier, s'apparente à une vraie révolution, équivalente à celle de la naissance de l'imprimerie en Corée⁷⁵ ou en Allemagne, grâce, en partie, à Gutenberg au xv^e siècle. Une presse qui va symboliser le passage d'un règne de l'image interdite ou censurée, où « la critique de la faculté de juger portait une spiritualité ennemie des images »⁷⁶, au début d'un règne absolue de l'image dans une société qui se démocratise et devient beaucoup plus pluraliste. Pour continuer à faire progresser les ventes du *Petit Journal*, il fallait proposer à ses lecteurs du

74. Jean-Pierre Bacot, « Trois générations de presse illustrée au xix^e siècle, une recherche en Paternité », *Réseaux* n° 111, *Les journalistes spécialisés*, Paris, éditions Hermès Science Publications, 2002, pp.215-234, 293 pages, p. 219.

75. PARK Minje Byeng-sen, *Histoire de l'imprimerie coréenne des origines à 1910*, Paris, éditions Maisonneuve & Larose, 2003, préface. 177 pages. Le *Baekunhwasangchorok buljo jikjimsimcheyojeol* (sélection de sermons des sages bouddhistes et des maîtres zen) fut imprimé avec des caractères métalliques en 1377 dans le temple Heung-doek à Cheongju, en Corée. Ce livre est désormais le plus ancien document au monde à avoir été imprimé avec des caractères mobiles métalliques, puisqu'il fut fabriqué 78 ans avant la *Bible* de Gutenberg. Il a été inscrit par l'UNESCO en 2001 au Registre Mémoire du Monde.

76. (Besançon) Alain, *L'image interdite, une histoire intellectuelle de l'iconoclasme*, Paris, éditions l'esprit de la cité & Fayard, 1994, p. 13, 526 pages.

nouveau, de l'inattendu, un supplément illustré en couleurs, c'est-à-dire un journal qui put être tiré à un million d'exemplaires en vingt-quatre heures au besoin, sur des clichés portant à la fois les caractères d'imprimerie du texte et les sept ou huit couleurs différentes d'une ou plusieurs chromotypographies. Or, un an plus tôt la machinerie contemporaine était encore loin de pouvoir atteindre de semblables résultats⁷⁷. Mis en face du problème, les mécaniciens de la rue d'Assas ont demandé deux mois pour le résoudre. En six semaines, ils l'avaient résolu. Quatre mois plus tard, leur première machine rotative à couleurs instantanées était descendue, pièces par pièces, dans les sous-sols du *Petit Journal*.

Le tirage en couleurs des journaux à grand nombre d'exemplaires avait été jusqu'à ce jour chose impossible. La nouvelle machine des ateliers Marinoni tire dix mille à l'heure, elle imprime le papier qu'on lui offre en bobines, c'est-à-dire à dévidage continu. Elle imprime les dessins, elle les colorie à cinq, six, sept, huit ou dix couleurs, tant qu'on veut ; elle le coupe, elle le plie et enfin elle compte les exemplaires qu'elle vient de plier. C'est une première dans le monde de la presse de l'époque, avec un tirage qui dépasse le million d'exemplaires grâce aux onze rotatives de Marinoni et une maîtrise complète d'une distribution à partir de 1880⁷⁸, qui comptait 1 200 points de vente en 1866 mais qui compte vers 1890 plus de 8 000 correspondants et vendeurs en province⁷⁹. Un tirage et une imprimerie uniques dans le monde, à l'époque, d'après les Américains⁸⁰ qui appelaient Marinoni le « Napoléon de la Presse » et qui viendront s'inspirer de ses nombreuses innovations comme

77. *Le Petit Journal* du lundi 24 novembre 1890, « Une révolution dans l'Imprimerie, le supplément illustré du *Petit Journal* ».

78. Karine Taveaux-Grandpierre, « De l'abonnement à la vente au numéro : le cas du *Petit Journal* (1863-1914) », p. 159-183, texte tiré du compte rendu du colloque publié sous la direction de Gilles Feyel, *La distribution et la diffusion de la presse, du XVIII^e siècle au III^e millénaire*, éditions Panthéon-Assas, Paris, 2002, 451 pages.

79. *Le Petit Journal* est à proprement parler l'œuvre du petit sou ; en 1890, il propose chaque jour à 725 000 personnes la plus petite dépense possible et fait vivre ainsi 250 personnes d'administration et d'imprimerie, 150 porteurs et plieuses, 3 000 vendeurs à Paris et 8 000 correspondants et vendeurs en province, en tout 11 400 personnes, sans parler des industries secondaires que le *Petit Journal* fait prospérer autour de lui et des nombreux ouvriers à qui il procure du travail : construction des machines à imprimer, fonderies de caractères, fabriques de papier, encres à imprimer, peinture des affiches murales, etc.

80. *Le Petit Journal* du lundi 14 avril 1890, « Les Américains et le *Petit Journal* » : dans un article sur la presse américaine, publié ce mois-ci par le Forum, une des plus sérieuses revues de New-York, M. Charles Duellen Warner, homme de lettres distingué, après avoir mis à nu les défauts du journalisme américain, s'exprime ainsi : « Le journal de France qui a le plus fort tirage – plus fort même qu'aucune autre feuille au monde est le *Petit Journal* de Paris, une petite feuille à un sou, qui contient le résumé de toutes les nouvelles et un résumé rigoureusement décent et toujours digne de foi ». D'autre part, dans une entrevue qu'a eue ce jour-ci un rédacteur du *New-York Herald* avec M. Whitelaw-Reid, ministre des États-Unis à Paris, et rédacteur en chef de la *Tribune de New York*, ce dernier a porté le jugement suivant : « Paris a appris une chose que nous avons encore à apprendre. C'est comment on peut atteindre un tirage d'un million d'exemplaires. Le *Petit Journal* est une merveille. Il recueille et condense merveilleusement les choses et c'est surtout un merveilleux informateur. »

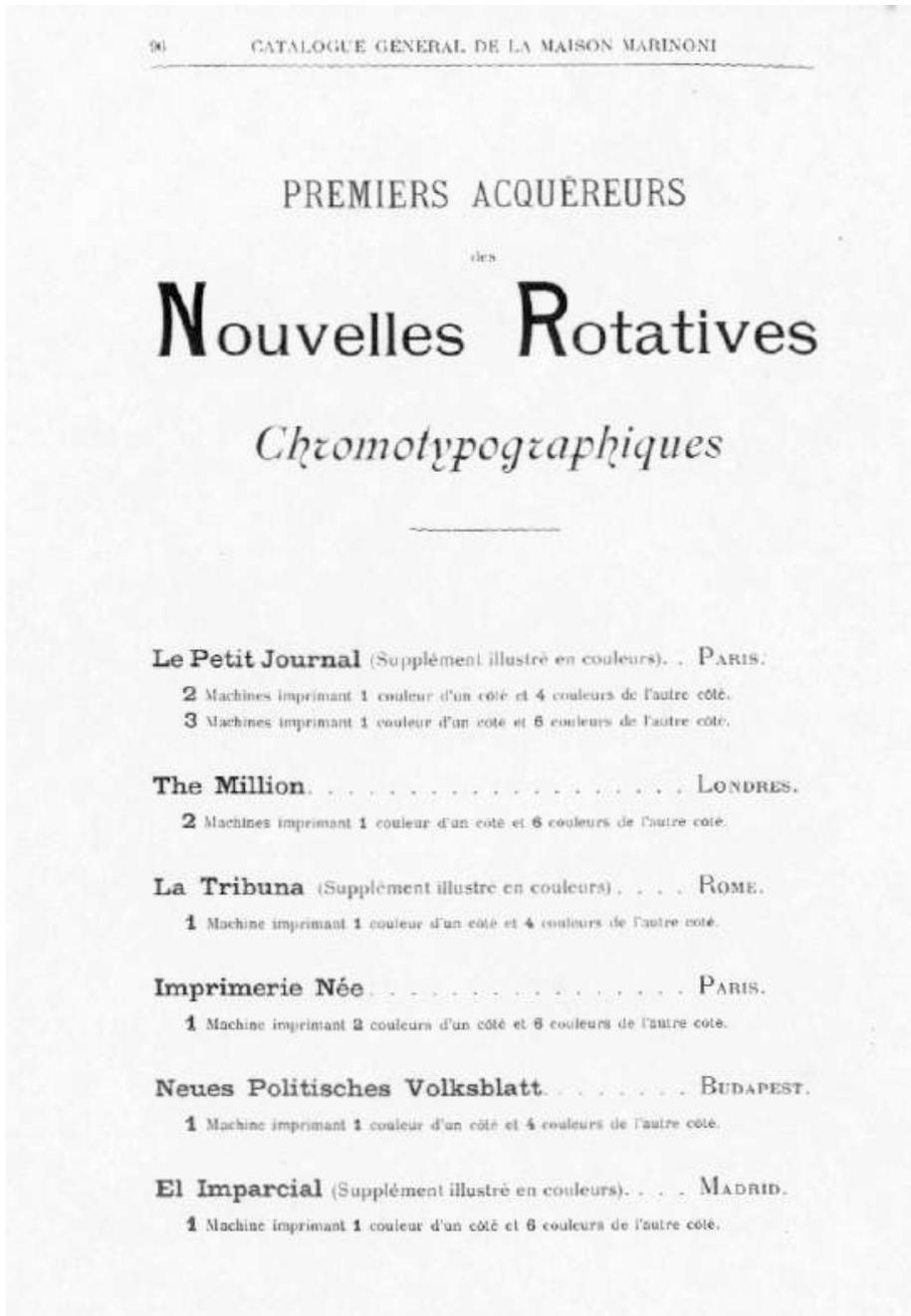


FIGURE 22 – Extrait du *Catalogue général de la maison Marinoni* (1893)

de nombreux patrons de presse à travers le monde. Après s'être essayé un peu à la politique à l'élection législative de 1871, mais sans succès, Marinoni préfère, en compagnie de son gendre Cassigneul⁸¹, développer le pôle « Presse » de son empire en construction. Il crée en 1869 *Le Bon Journal*, puis en 1871, les journaux *L'Espérance* et *La Revanche*⁸². Il rachète en 1874 à Hyppolite de Villemessant l'imprimerie du *Figaro*, l'autre fleuron de la presse française au moment de son installation dans la rue Drouot. Marinoni va y installer ses rotatives. Marinoni a aussi de nombreuses participations dans différents journaux comme dans le journal *Le Jour*. Mais le joyau de son groupe de presse reste *le Petit Journal*, à qui il fournit aussi les rotatives pour son impression.

Le nouveau « Napoléon de la Presse » occidentale développe *Le Petit Journal* et devient « le quatrième pouvoir » de la III^e République française

À la mort du fondateur du *Petit Journal*, Moïse Millaud, le jeudi 12 octobre 1871, Albert Millaud, le fils, Georges Sila, son gendre, et Alphonse Millaud, son cousin, directeur du *Petit Journal*, reprennent tous trois l'affaire. Mais en 1873, la direction s'effondre, Émile de Girardin, Jenty, Gibiat et Marinoni s'emparent du *Petit Journal* en créant une société anonyme d'exploitation. Girardin en est le président, Jenty devient directeur politique du *Petit Journal*⁸³. Marinoni, avec son gendre, continue à s'occuper de l'imprimerie. Ces quatre associés apportent avec eux *Le Journal Illustré*, un journal qui restera la propriété de la société d'exploitation avant d'être intégré au groupe du *Petit Journal*, en 1884, lors de la disparition de cette même société d'exploitation. Le jeudi 28 avril 1881, Girardin meurt. Il est remplacé par Jenty (1827-1882) qui meurt à son tour le jeudi 27 avril 1882, presque un an jour pour jour après Girardin. Dans la séance du 1^{er} mai 1882, les membres du conseil d'administration de la Société d'exploitation et de la Société anonyme du *Petit Journal* nomment alors, à l'unanimité, Marinoni président des deux sociétés. Il restera directeur politique, littéraire, industriel et financier du *Petit Journal*⁸⁴ à la disparition, en 1884, de la société d'exploitation tout en restant aussi président du conseil d'administration du *Petit Journal*. Toujours en 1884, Marinoni fournit les machines pour

81. Marie Désiré Cassigneul est né à Paris en 1835, il mourra à Paris en 1906, deux ans après Marinoni. Il se marie avec Laure Eugénie Marinoni, la première fille de Marinoni, le 9 mars 1864. Laure est née le 8 avril 1845 et elle mourra le 6 avril 1893 à l'âge de 48 ans. Marie Désiré Cassigneul débuta comme apprenti typographe. Il fut employé pendant dix ans, en qualité de compositeur typographe, chez Maulde et Renou, imprimeurs, au 144 de la rue de Rivoli. Puis il est entré, en 1855, dans les bureaux du chemin de fer de Lyon, en 1867, alors qu'il était sous-chef de l'économat de cette administration, il donne sa démission pour prendre en main, après avoir obtenu un brevet à cet effet, l'imprimerie du *Petit Journal*.

82. AN F18 321-345-401 et 409.

83. *Le Petit Journal* du vendredi 29 avril 1881.

84. *Le Petit Journal* du mercredi 24 mai 1882.

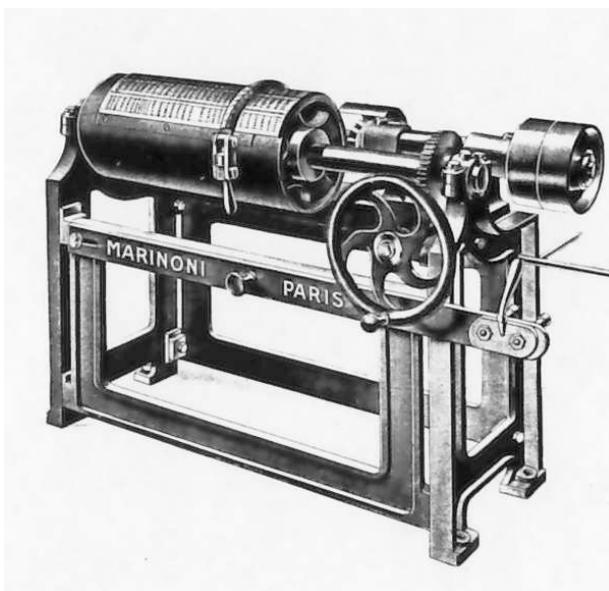
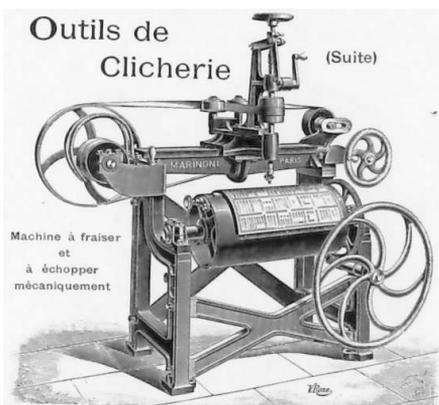
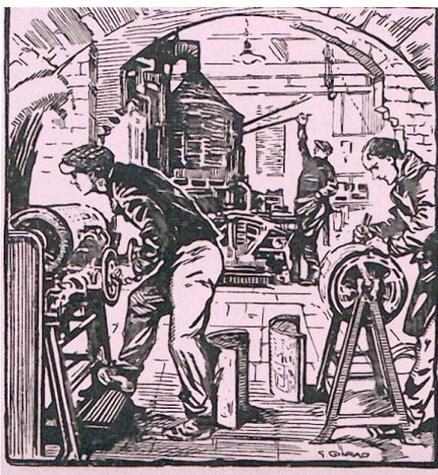


FIGURE 23 – La société Marinoni s’est toujours intéressée aux matériels annexes. En haut à gauche : clichieurs ; à droite : machine à fraiser (1893) – en bas : tour à échopper (1908).

les nouveaux travaux d'aménagement du journal *Le Temps*. Le rédacteur en chef du *Petit Journal* est à ce moment-là H. Eschoffier ; quant à Marie Désiré Cassigneul, celui-ci intègre le conseil d'administration⁸⁵ alors qu'il dirige toujours les services administratifs ainsi que l'imprimerie du *Petit Journal* depuis 1867, en remplacement de Jenty. Marinoni avec l'aide de ses deux gendres, Cassigneul et Michaud, se retrouve ainsi à la tête du plus grand groupe de presse au monde tout en détenant dans le même temps tous les pouvoirs sur toutes les étapes qui interviennent sur la chaîne de production d'un imprimé, jusqu'à sa diffusion. Suivant de près la politique à la fois rédactionnelle, industrielle et financière de tous ses journaux, ce « Napoléon de la presse » va peser aussi de tout son poids pour faire du *Petit Journal* un média à la fois de masse et de progrès. S'inscrivant dans une perspective patriotique de reconquête, et peut-être aussi de revanche depuis la guerre de 1870 contre les Prussiens, et après s'être battu contre l'impérialisme anglais, Marinoni va lancer *Le Petit Journal* dans une campagne de soutien au progrès en permettant une culture de milieu modeste à une culture de masse, sous-produit d'une culture d'élite, simplifiée, sur tout le territoire français et sous toutes ses formes. Marinoni veut et va contribuer, pour une large part, à rendre les lecteurs du *Petit Journal* familiers avec toutes les questions d'intérêt générales, politiques, économiques, littéraires, artistiques et industrielles⁸⁶ propres à la société moderne et contemporaine au détriment des originalités et des questions régionales. Une attitude qui s'inscrit dans la tradition de la « connaissance utile » emprunt de nationalisme et qui va permettre de renforcer les valeurs de la III^e République. « (...) par la diffusion des codes de comportement, de jugement, issus du grand mouvement de redéfinition de la normalité par des dominants, qui se termine vers 1850, il fut (*Le Petit Journal*) un auxiliaire indiscutable – son succès en témoigne – de l'intégration des classes populaires, en particulier urbaines, à la France de la Troisième République »⁸⁷.

Entre solidarité et innovation, Marinoni devient « l'apôtre » de la locomotion de l'avenir

En 1884, Marinoni va orienter ses premières actions, dans un premier temps, vers les actes de solidarité en poussant le syndicat de la presse parisienne à créer une fête de la presse pour fonder une *Caisse des victimes du devoir*. Pendant cette même année, il crée aussi la première édition du supplément littéraire et illustré du *Petit Journal*, le 15 juin 1884, ce qui permet au *Petit Journal* d'augmenter régulièrement son tirage et ses lecteurs. Néanmoins pour aller au bout des ambitions de Marinoni,

85. *Le Petit Journal* du vendredi 27 avril 1883.

86. *Le Petit Journal* du samedi 13 novembre 1886, « Avis à nos lecteurs ».

87. Marc Martin, « La réussite du *Petit Journal* ou les débuts du quotidien populaire », *Bulletin du centre d'histoire de la France contemporaine*, n° 3, 1982, Université de Paris X - Nanterre, p. 35-36.



FIGURE 24 – Marinoni au *Petit Journal* (juin 1901)

le *Petit Journal* a besoin de se rénover car la place dans le journal manque. Dans un premier temps, on augmente d'une colonne par page la surface disponible pour les articles. On pense sérieusement aussi à changer le matériel d'impression, ce qui sera fait vers 1886 afin de pouvoir tirer neuf cent mille exemplaires du *Petit Journal* en deux heures environ, à raison de 40 000 exemplaires à l'heure, pour chaque rotative installée dans l'imprimerie, sur les onze que compte le *Petit Journal*. L'an-

née 1886 est aussi l'année de la création d'une nouvelle fête des fleurs pour fournir de l'argent à la *Caisse des victimes du devoir*. Marinoni veut aussi encourager la recherche, sur des thèmes comme la locomotion sans chevaux, individuelle ou collective. Il se demande comment, à la fin du dix-neuvième siècle, l'industrie humaine, qui a su maîtriser en moins de cent ans la vapeur, le gaz, l'électricité et tant d'autres propulseurs, n'a pas encore trouvé le moyen de remplacer et de supprimer les chevaux, pour la traction des voitures, par un moyen mécanique⁸⁸. Passionné par ce sujet qui va révolutionner le monde occidental, il devient « l'apôtre de la locomotion de l'avenir »⁸⁹. Il va être aidé par un journaliste de talent, Pierre Giffard, qui a pour nom de plume Jean Sans Terre, avec qui il va organiser des concours pour encourager les améliorations obtenues par des esprits toujours en éveil sur ces questions. Suite aux recherches sur le télégraphe et le téléphone, le nouveau phonographe d'Edison est présenté à Marinoni en 1889 dans les locaux du *Petit Journal*. Il organise une communication avec un de ses correspondants de Londres, Georges Petilleau pour publier sa lettre parlée, un article phonographié au-delà de la mer. Ce sera la première fois qu'un journal publiera un article de ce genre réalisé par rapport à un cylindre parlant. Une autre action de solidarité, qui en annonce bien d'autres : Marinoni, vers 1890, veut que le *Petit Journal* soit un intermédiaire utile entre les pauvres désorientés et les associations charitables de Paris. Il fonde alors une *Caisse du secours immédiat*⁹⁰, dont les fonds envoyés par les lecteurs seront gérés par l'administration du *Petit Journal*.

Après le succès auprès des lecteurs du *Petit Journal* de la première grande course cycliste sur route, entre Bordeaux et Paris sur un itinéraire de 572 kilomètres du 23 au 24 mai 1891 Marinoni va charger Pierre Giffard, rédacteur en chef au *Petit Journal*, d'organiser un événement plus provocant pour soutenir l'intérêt de son lectorat sur une plus longue période. Marinoni veut développer et populariser l'invention de la bicyclette en organisant la plus grande course sur 1 200 kilomètres en vélocipède (vélo ou bicyclette). L'itinéraire choisi avec Pierre Giffard sera Paris-Brest-Paris sur la route nationale n° 12 en juin 1891. Giffard veut une course populaire, une course qui se présente comme l'ancêtre de l'actuel Tour de France à vélo. L'objectif pour Marinoni est aussi de provoquer un progrès chez les fabricants⁹¹ et de développer une concurrence avec le chemin de fer et la marche à pied plus couramment utilisés pour les déplacements à l'époque.

88. *Le Petit Journal* du mardi 19 décembre 1893.

89. *Le Petit Journal* du dimanche 18 novembre 1894.

90. *Le Petit Journal* du jeudi 9 octobre 1890, « Le secours immédiat ».

91. *Le Petit Journal* du jeudi 11 juin 1891.



Figure 25 – Charles Terron (1891)

Édouard (1859-1940) et André Michelin (1853-1931), respectivement licencié en droit et centralien, améliorent le pneu de l'Écossais Dunlop en inventant en 1891 le pneumatique démontable, dans laquelle la chambre à air est indépendante du pneumatique. Ils veulent profiter de la course Paris-Brest-Paris, pour équiper un vélo d'un des concurrents, celui de Charles Terron. Ce dernier remporte la course avec 8 heures d'avance sur ses poursuivants. Il vient de parcourir sans dormir 1 198 km en 2 jours, 23 heures et 26 minutes avec un vélo équipé de ces nouveaux pneus Michelin. Une innovation que Michelin va vouloir transposer à l'automobile.

Dans le même temps, Armand Peugeot, après avoir fait des essais en 1889 pour un moteur mû par un moteur à vapeur, produit en avril 1891 sa première automobile à moteur à essence fabriquée en quatre exemplaires après s'être associé avec René Panhard, centralien et Émile Levassor. Ce dernier, après la démonstration de la voiture de l'Allemand Gottlieb Daimler à l'Exposition Universelle de Paris en 1889, rachète ses brevets pour fabriquer son moteur sous licence. Étienne Lenoir (1822-1900) a inventé, vers 1860, le moteur à explosion, un « système de moteur à air dilaté par la combustion de gaz enflammés par l'électricité ». Une invention qui émerge à la même période que les propres recherches de Richard Lenoir et de Marinoni sur le moteur à gaz. En 1866, l'Allemand Gottlieb Daimler, construit la première automobile équipée d'un tel moteur. Il dépose huit brevets ; dont le principal (1886), concerne les « véhicules à roues mues par un moteur à gaz ou à pétrole ». C'est ce brevet que rachète le français Émile Levassor associé à René Panhard. Ils recherchent un constructeur de châssis qui montera le moteur Daimler. Armand Peugeot accepte la proposition.

Dès le 20 janvier 1890, les plans du quadricycle Peugeot sont établis. Le 17 mars, Panhard expédie le premier moteur à Valentigney. En mai le premier exemplaire de la Peugeot type 2 roule (le type 1 était le tricycle à vapeur). En janvier 1891, Panhard et Levassor font circuler sur les boulevards des Maréchaux à Paris, la première voiture à moteur Daimler à essence. Le 2 avril Armand Peugeot formé à la fabrication de cycles, conduit dans les rues de Montbéliard une voiture à châssis tubulaire et à roues à bandages de caoutchouc mue aussi par un moteur Daimler. Le mois suivant, Armand Peugeot réussit à convaincre Pierre Giffard et Hippolyte Auguste Marinoni,



FIGURE 26 – Le premier quadricycle à gazoline de marque Peugeot à moteur Daimler (vis-à-vis de type 3) construit en association avec Panhard et Levassor en 1891

du *Petit Journal* de laisser une Peugeot de type 3 suivre la grande course cycliste Paris-Brest-Paris. Il veut, lui aussi, comme pour Édouard et André Michelin, pouvoir bénéficier de la publicité faite autour de la course cycliste Paris-Brest-Paris pour faire connaître son automobile. Il a donc l'idée d'y participer avec un « vis-à-vis » de type 3. Il va ainsi partir de son entreprise à Beaulieu-Valentigney (dans le Doubs) pour aller au départ de la course à Paris puis se rendre à Brest et en revenir. Il va en fait parcourir 2 045 km à la vitesse moyenne de 14 km/h. La voiture accomplira le trajet en 39 heures et le constructeur, grâce à cette publicité, parvint à vendre 5 voitures, chiffre qui passa à 29 en 1892. En fait, 64 exemplaires automobiles de ce type à 5 900 francs pièce, équipées d'un moteur V2 avec 565 cm³ pour une vitesse maximum de 18 km/h, seront construites par Armand Peugeot. Marinoni encouragera le journal *L'Auto-Vélo* à récupérer cette course en 1901. Devant l'énorme succès remporté par la première édition, c'est en effet Henri Desgranges, journaliste à *L'Auto-Vélo*, qui organisera la seconde édition.

La mine aux mineurs de Marinoni

Cette même année, Marinoni est confronté au socialisme expérimental à travers une utopie industrielle et sociale nouvelle, le principe d'autogestion dans les mines qui a abouti à la création d'un syndicat de la « Mine aux Mineurs ». La première

expérience a lieu dans la ville de Rive-de-Gier⁹² vers 1886. Mais, malgré l'échec de cette première expérience, cette année 1891 voit une nouvelle « Mine aux mineurs » émerger à Monthieux près de Saint-Étienne. La Compagnie de Monthieux⁹³, dans le bassin houiller de Saint-Étienne, mit en vente publique l'amodiation des mines qu'elle exploitait. La mise à prix n'était point élevée : 50 000 francs pour une petite concession de 71 hectares. Elle n'avait produit en 1889 que 36 316 tonnes de charbon. La mine de Monthieux est vendue au syndicat des mineurs de la Loire. Mais l'argent manque, alors une délégation du syndicat des mineurs de la Loire se rend à Paris pour faire des démarches auprès des pouvoirs publics afin d'obtenir l'argent nécessaire à l'achat de cette mine⁹⁴ et à son exploitation. La délégation contacte les conseils municipaux, la commission du budget de la Chambre des députés, le Conseil municipal de la ville de Paris, les ministères et enfin l'Élysée, en rencontrant le président de la République française, Sadi Carnot. Des promesses sont faites à leur égard par les hommes politiques et la Chambre des députés pour que ces 50 000 francs soient débloqués rapidement. La chambre vote effectivement ce secours qui, joint aux sommes accordées par plusieurs conseils municipaux de France, permettra à la Compagnie stéphanoise de la Mine aux Mineurs d'entreprendre l'exploitation des houillères de Monthieux. En attendant les fonds, la délégation décide de s'adresser à la presse pour accélérer les choses, mais aussi pour trouver des fonds complémentaires de 50 000 francs supplémentaires par une souscription publique⁹⁵. C'est du *Petit Journal* que la délégation espère un concours favorable pour émuouvoir l'opinion et trouver l'argent. Elle rencontre Marinoni qui lui répond qu'il comprend son désir et ses inquiétudes. Sans douter un seul instant de la bonne volonté du public pour leur cause, il lui propose d'échapper aux lenteurs inévitables d'une souscription, et tranche toute difficulté en mettant personnellement à sa disposition la somme de 50 000 francs. Pour ce geste, Marinoni est nommé président d'honneur de la Société de la Mine aux Mineurs de Monthieux et les mineurs baptiseront leur principal puits d'extraction le « puits Marinoni ». Malheureusement la Mine aux Mineurs de Marinoni va être lâchée par les politiques qui ne donneront pas l'argent qui avait été voté par la Chambre⁹⁶. Le projet de Mine aux Mineurs échouera donc comme celui de Rive-de-Gier.

En 1892, Marinoni organise cette fois-ci un concours pédestre pour le mois de juin. Il s'agit de faire 500 kilomètres à pied sur l'itinéraire Paris-Belfort. Le *Petit Journal* veut reprendre, sous le point de vue des exercices physiques, la vieille tradition des Grecs⁹⁷ pour soutenir le développement de ce que l'on peut appeler la gym-

92. *Le Petit Journal* du samedi 15 septembre 1888.

93. *Le Petit Journal* du dimanche 25 octobre 1891, « Une nouvelle Mine aux mineurs ».

94. *Le Petit Journal* du mercredi 18 novembre 1891, « La Mine aux mineurs ».

95. *Le Petit Journal* du dimanche 29 novembre 1891, « Un acte social ».

96. *Le Petit Journal* du dimanche 7 février 1892, « Un dernier mot sur Monthieux ».

97. *Le Petit Journal* du dimanche 29 mai 1892, « Les merveilles du progrès ».

nastique nationale pour rendre les hommes forts et résistants. Dans les jeux olympiques, l'athlète le plus honoré, celui que Pindare chantait de préférence, était le vainqueur dans la course à pied. C'est cet heureux lauréat qui donna son nom aux Olympiades. Pour toutes ces initiatives, la *Société d'encouragement au bien* offrit à Marinoni trois couronnes civiques, la plus haute récompense de son arsenal de décorations, décernées au milieu d'ovations successives sous le prétexte suivant⁹⁸ : « à M. Marinoni, directeur du *Petit Journal* : bon, serviable et modeste, dit le rapport, M. Marinoni fait beaucoup de bien. La Société d'encouragement au bien, au nom de ses concitoyens, offre sa plus haute récompense, la couronne civique, à cet homme laborieux, bienfaisant, une des gloires et l'orgueil de notre Industrie française. »

Marinoni et la voiture à pétrole

L'année suivante, en 1893, par l'intermédiaire de Charles Prevet, secrétaire du conseil d'administration du *Petit Journal* et secrétaire habituel de son assemblée générale annuelle, Marinoni soutient toutes sortes de Sociétés de secours mutuels⁹⁹ comme l'association des voyageurs du commerce qui compte 5 634 membres en 1893. Sadi Carnot en est le président d'honneur alors que Prevet, député, en est le président effectif. Les voyageurs du commerce expriment le besoin d'un véhicule indépendant qui leur permettrait de s'élancer sur les routes avec une famille entière, ou plus modestement avec un bagage de commis voyageur. Cela se fait impérieusement sentir dans les différentes assemblées générales. Associant son goût personnel pour la mécanique et cette préoccupation des professionnels du commerce, Marinoni décide d'organiser, après la course Paris-Brest-Paris à vélo, un concours¹⁰⁰ qui concerne les voitures à vapeur ou à pétrole en 1894. Il veut soutenir la voiture mécanique car il sent bien que c'est le point de départ d'une véritable révolution dans la locomotion en France mais plus largement en Occident. Perre Giffard à nouveau (qui fondera le journal *Le Vélo*, l'ancêtre du journal *L'Équipe* d'aujourd'hui) l'aide dans sa réflexion¹⁰¹, pour monter ce concours de voitures sans chevaux, à propulsion mécanique unique dans le monde. Ce sera effectivement la première épreuve organisée dans le monde confrontant les différentes sources d'énergie : vapeur, pétrole, avant la course Paris-Bordeaux-Paris et celle organisée sur le continent américain par le journal *Chicago Times-Herald*, toutes deux en 1895. Il est prévu pour le 22 juillet 1894, sur un itinéraire de 128 km entre Paris et Rouen. Sont engagées, en tout, à ce concours, 102 voitures qui appartiennent à 78 concurrents. Dans ce total de 102 voitures, on ne rencontrera pas moins de vingt types de

98. *Le Petit Journal* du lundi 30 mai 1892, « La société d'encouragement au bien ».

99. *Le Petit Journal* du lundi 9 janvier 1892.

100. *Le Petit Journal* dimanche 6 août 1893, « Les voitures à vapeur ».

101. *Le Petit Journal* du mardi 19 décembre 1893, « Le concours du *Petit Journal* en 1894 », par Jean Sans Terre.



FIGURE 27 – Une voiture Panhard et Levassor, 1894

moteurs différents¹⁰². La course avait pour objectif de déterminer le véhicule qui serait le plus sûr, le plus facile à manier et le moins coûteux. Il s'agissait en fait plus d'un concours-démonstration, ou d'essai comparatif (confrontation de performances), que d'une véritable course. Elle était plus une épreuve de régularité qu'une course où le but était plus de relier l'arrivée qu'autre chose.

C'est le Comte Jules de Dion qui arrivera en tête avec une machine à vapeur mais les 10 automobiles suivantes sont toutes à essence. George Lemaitre, sur une Peugeot, arrive en seconde position, Doriot sur une Peugeot en troisième position et Paul Panhard, sur une Panhard arrivera en quatrième position. La course sera en fait dominé par les voitures à moteur Daimler fabriqué sous licence, nous l'avons vu, par Panhard & Levassor et Peugeot. Une Panhard gagne donc la première place ex æquo avec une voiture Peugeot. Le résultat de cette course est surtout la victoire du pétrole sur la vapeur. L'emploi du pétrole, dans un premier temps, sera consacré à

102. *Le Petit Journal* du vendredi 11 mai 1894, « Votre concours de voitures automobiles »

la promenade et aux voyages d'affaires, celui de la vapeur aux gros transports sur la route et à la locomotion publique.

Marinoni va aussi soutenir le projet de création d'une bicyclette à pétrole d'après les recherches de l'ingénieur munichoïse Wolfmuller¹⁰³. Des recherches qui seront reprises par l'ingénieur suisse Schuller, qui habite depuis vingt ans à Paris. Ces travaux seront par la suite repris par les constructeurs H.-O. Duncan et Suberbie¹⁰⁴, les concessionnaires bien connus de la marque Rudge à Paris, au 16 de la rue Haléry, pour être exposés au premier salon professionnel du vélo dans le monde, qui fut ouvert à Paris en 1894. Autre innovation majeure, l'application de l'électricité comme source d'énergie aux voitures sans chevaux, à propulsion mécanique.

Le bateau électrique de Marinoni à Beaulieu-sur-Mer

Une des premières voitures électriques fut réalisée par Jeantaud, un des premiers carrossiers de Paris¹⁰⁵. Cela donna des idées à Marinoni qui se construisit un bateau à propulsion mécanique utilisant l'électricité. Il put être admiré dans la baie de Villefranche-sur-Mer ou dans le port de Beaulieu-sur-Mer. Port d'une ville dont Marinoni fut le maire fondateur vers 1891 et dont il subventionna la réalisation. Marinoni y croise les hôtes prestigieux de la Côte d'Azur (la Californie d'aujourd'hui) comme James Gordon Bennett¹⁰⁶, Gustave Eiffel ou le roi des Belges, Léopold II.

En 1895, cette année-là, après avoir hésité pour organiser un concours de natation, Marinoni et le *Petit Journal* s'orientent vers l'organisation d'un lâcher monstre de pigeons voyageurs¹⁰⁷ en haute mer tout en organisant un second concours de voitures sans chevaux sur l'itinéraire Paris-Bordeaux-Paris au mois de juin de la même année, avec un départ prévu à Versailles le 11 du mois à 14 heures. Le résultat sera le même que pour la course Paris-Rouen-Paris, ce sera le pétrole qui va gagner sur la vapeur. Quant au lâcher de pigeons en haute mer, concours international, il s'agit de savoir si les pigeons voyageurs, lâchés de *La Manoubia*, un paquebot de la Compagnie transatlantique¹⁰⁸, à une grande distance en mer, peuvent regagner la terre. Ils furent lâchés successivement à 100, 200, 300, 400 et 500 kilomètres de la côte. Ces concours sont l'occasion souvent de faire découvrir un monde inconnu au grand public, en particulier pour les femmes¹⁰⁹ qui sont majoritaires

103. *Le Petit Journal* du dimanche 18 novembre 1894, « La bicyclette à pétrole ».

104. *Le Petit Journal* du jeudi 29 novembre 1894, « La bicyclette à pétrole ».

105. *Le Petit Journal* du lundi 7 janvier 1895, « La voiture électrique ».

106. André Cane, *Hôtes Prestigieux de la Côte d'Azur à la Belle Époque, Léopold II – Roi des Belges et James Gordon Bennett*, éditions Un point sait tout, 1995, 175 pages.

107. *Le Petit Journal* du vendredi 15 février 1895, « Les pigeons voyageurs ».

108. *Le Petit Journal* du vendredi 15 février 1895, « Les pigeons à la mer ».

109. *Le Petit Journal* du jeudi 8 août 1895, « Pour les femmes ».



FIGURE 28 – Le Port Marinoni à Beaulieu-sur-Mer (1891)

parmi les lecteurs du *Petit Journal*. Marinoni et son gendre Désiré Cassigneul l'ont bien compris. Ils organisent donc un concours de romans-feuilletons pour un prix du meilleur roman, avec une valeur de cent cinquante mille francs, quelques semaines après la course Paris-Bordeaux-Paris et le lâcher de pigeons voyageurs. L'été 1895 a été chaud en événements originaux qui marqueront pour longtemps les esprits des autres confrères journalistes et des autres journaux, comme *Le Petit Parisien*, un journal fondé en 1876, treize ans après *Le Petit Journal*, et qui s'inspirera bien plus tard de la plupart des innovations créées par celui-ci. Pour le concours des meilleurs romans-feuilletons, l'auteur classé le premier recevra cinquante mille francs ; le second quarante mille francs, le troisième trente-cinq mille francs, le quatrième trente mille francs ; soit en tout cent cinquante-cinq mille francs. Les vainqueurs, sans parler de la notoriété que leur vaudra la publication de leur œuvre dans le *Petit Journal*, gagneront donc véritablement une petite fortune. En décembre 1895, Marinoni participe à la création de l'Automobile Club de France dont le président fondateur est le comte de Dion¹¹⁰. L'Automobile Club de France va prendre la relève de Marinoni et du *Petit Journal* en organisant la troisième course de voiture sans chevaux, que les organisateurs commencent déjà à nommer « l'Automobile ». Un nom qui va lui rester. Cette troisième course est celle de Paris-Marseille-Paris, la date de départ est prévue le 1^{er} octobre. Entre Paris et

110. *Le Petit Journal* du mercredi 25 décembre 1895, « Chronique de l'Automobile ».

Mantes, le 28 septembre, est prévue une épreuve pour motocycles, tricycles et quadricycles à moteurs légers.

Le journal *La Mode* et les bourses de voyages du *Petit Journal*

Tous ces concours intéressent surtout les hommes. Marinoni et son conseil d'administration essayent cependant de diversifier leur clientèle en s'orientant vers les femmes puis vers le monde agricole en fondant le journal *l'Agriculture Moderne*. La direction du *Petit Journal* veut faire quelque chose qui ne se réduise pas au concours du meilleur roman. Dès janvier 1896, la surprise réservée aux lectrices par le *Petit Journal* toujours désireux de leur plaire et de répondre à des milliers de demandes sera la création du journal *La Mode du Petit Journal*. *La Mode du Petit Journal* aura une rédaction très soignée qui commentera ce qui se fait et tiendra ses lectrices au courant de tous les caprices de la mode¹¹¹. *La Mode* publiera des nouvelles et d'intéressants feuilletons choisis avec soin. « La Causerie » du Docteur donnera les conseils d'hygiène et de médecine usuelle indispensables aux dames et aux enfants. Les récréations eurent leur place dans chaque numéro. Des jeux d'esprit – charades, devinettes, mots carrés, logogriphes – furent proposés aux lectrices. Après les femmes, Marinoni s'intéresse aux jeunes. Il organise des bourses de voyages du *Petit Journal* pour les adolescents pauvres mais méritant dans leur scolarité. Dix bourses de voyage, de 500 francs chacune, sont ainsi attribuées par voie de tirage au sort¹¹². Pour être admis au bénéfice de l'une de ses bourses, par voie de tirage au sort, il faudra être âgé de dix-sept ans entièrement révolus, avoir obtenu avec la note de 15, un premier prix d'anglais, d'allemand ou d'espagnol (certaines écoles enseignent cette langue en vue des affaires avec l'Amérique du Sud) et justifier de l'autorisation écrite de ses parents ou tuteurs, afin que *Le Petit Journal* n'encoure aucune espèce de responsabilité du fait que ses boursiers voyagent à l'étranger. Marinoni sera rejoint dans son initiative par le Touring Club de France¹¹³ et certains particuliers. Il arrivera ainsi à créer 21 bourses qui permettront à 21 jeunes de partir à l'étranger découvrir le monde. L'année suivante, en 1897, d'autres thèmes vont absorber la curiosité de Marinoni, comme les machines volantes¹¹⁴ par exemple, avec les progrès de l'aérostation ou bien ceux de l'hydrographie sous-marine¹¹⁵, ou encore la seconde expédition d'un dénommé André

111. *Le Petit Journal* du 1^{er} janvier 1896, « *La Mode du Petit Journal* ».

112. *Le Petit Journal* du 8 juillet 1896, « Bourses de voyages du *Petit Journal* ».

113. *Le Petit Journal* du 29 juillet 1896, « Bourses de voyages du *Petit Journal* ».

114. *Le Petit Journal* du 10 juillet 1897, « Les progrès de l'aérostation ».

115. *Le Petit Journal* du 18 juillet 1897, « L'Hydrographie sous-marine ».

pour le pôle Nord¹¹⁶ et l'éducation physique avec le congrès fondateur de l'olympisme du Havre¹¹⁷.

Marinoni et le télégraphe sans fil

Les outils de communication le passionnent aussi de nouveau. La machine à écrire dans un premier temps, mais surtout la télégraphie sans fils qui nous vient d'Amérique avec les travaux de Marconi sur l'application de l'électricité aux modes de communication entre les hommes. Les appareils Marconi sont une application des découvertes de feu le docteur Hertz, un Allemand d'Heidelberg, sur la résonance électrique dans l'air de puissantes bobines d'induction lançant des étincelles formidables de plus d'un mètre de longueur. Le télégraphe sans fil est présenté par *le Petit Journal*¹¹⁸ comme n'ayant pas pour but de remplacer la télégraphie avec fils, qui est beaucoup plus économique, mais avec l'objectif d'établir un mode de transmission électrique de la pensée, dans les cas où il n'est pas possible d'établir des fils conducteurs. On sait que les premiers essais de Marconi seront à l'origine du développement historique de la radio et de la télévision. Marinoni soutiendra aussi le développement du téléphone dans les colonnes du *Petit Journal*¹¹⁹ et de la musique en devenant un des administrateurs de l'Opéra Garnier à la fin de sa vie.

Marinoni et l'affaire Dreyfus

Les trois dernières années du XIX^e siècle vont focaliser toute l'attention de Marinoni qui va se retrouver au cœur du problème politique majeur de la fin de ce siècle. Un évènement qui va marquer l'élite intellectuelle et politique de la France et du monde occidental pour longtemps, je veux parler de l'affaire Dreyfus qui déclencha la création du mouvement sioniste par Théodore Hertzl, puis la création d'Israël après la seconde guerre mondiale¹²⁰. Le premier article sur ce thème, dans

116. *Le Petit Journal* du 15 mai 1897, « La seconde expédition de M. André pour le pôle Nord ».

117. *Le Petit Journal* du 7 septembre 1897, « L'éducation physique, le congrès olympique du Havre ».

118. *Le Petit Journal* du 11 octobre 1897, « La télégraphie sans fils en Amérique avec Marconi ».

119. *Le Petit Journal* du 19 juillet 1900, « Le télégraphophone ou téléphone ».

120. David Horowitz, *L'invention de la Palestine*, Traduction et préface de Guy Millière, Paris, Les éditions Cosmopolite, 2003, 15 pages, p. 4. D'après David Horowitz, « Le "problème juif" renvoie au fait que les Juifs forment le groupe ethnique le plus universellement détesté et persécuté de l'histoire. Les fondateurs du sionisme pensaient que la détestation des Juifs était une conséquence directe du fait qu'ils n'avaient plus de patrie. Tant que les Juifs, raisonnaient-ils, seraient des étrangers dans toutes les sociétés où ils vivaient, ils seraient toujours vus comme des intrus, leur loyauté serait mise en doute et des persécutions s'en suivraient. C'est là précisément ce qui est arrivé au capitaine Alfred Dreyfus que, à la fin du

le *Petit Journal*, est écrit le 1^{er} novembre 1894. Il y est annoncé, en première page, l'arrestation d'un officier inculpé de haute trahison contre la France au profit de l'Allemagne : le capitaine Alfred Dreyfus¹²¹. C'est Ernest Judet, rédacteur en chef au *Petit Journal*, entré depuis 1892, qui va prendre cette affaire en main pour le journal. Après une période de près de quatre ans, les hommes de gauche¹²² comme de droite¹²³ vont pour la plupart accepter le sort du capitaine Dreyfus. Ce ne sera cependant qu'en 1898 que les articles d'Ernest Judet, sous la direction de Marinoni, vont commencer à être extrêmement virulents à l'encontre de Dreyfus, affirmant une opposition complète à la thèse de l'innocence de cet officier de sensibilité juidaïque. Une thèse qui progresse de plus en plus. Sa position placera de fait *Le Petit Journal* dans un anti-dreyfusisme radical teinté d'un antisémitisme tout aussi radical¹²⁴, notamment après l'article « J'accuse » du 13 janvier 1898 d'Émile Zola publié dans l'*Aurore*, une lettre ouverte de Zola au président de la République, Félix Faure, qui va relancer l'affaire Dreyfus vers la révision de son procès, puis sa réhabilitation¹²⁵. Marinoni, pour des raisons toutes patriotiques, soutint officiellement la démarche d'Ernest Judet jusqu'au bout, malgré les dérapages antisémites de son rédacteur en chef et les preuves accumulées de l'innocence de Dreyfus. Mais comme le souligne Jean-Denis Bredin : « Depuis 1897, les chefs de l'état-major et la plupart des membres du gouvernement français n'ignorent plus qu'ils s'obstinent à défendre un espion allemand, et qu'ils maintiennent un innocent à l'Île du Diable. Le vrai problème est maintenant ailleurs. Il tient à l'honneur de l'Armée, à la raison d'État »¹²⁶. Marinoni est donc complètement dans cet esprit quand il

dix-neuvième siècle, des antisémites français ont accusé à tort d'espionnage et qui fut jugé et condamné. Théodore Hertzl était un juif assimilé, occidentalisé : après avoir été témoin de l'affaire Dreyfus, il tira ses conclusions, et décida de fonder le mouvement sioniste. Hertzl et les autres sionistes croyaient que si les Juifs avaient à nouveau un pays, cela leur permettrait de "normaliser" leur condition au sein de la communauté internationale. Les Juifs étaient condamnés à errer depuis le commencement de la diaspora, lorsque les Romains les avaient expulsés de Judée, voici environ 2 000 ans. Les sionistes pensaient que dès que les Juifs retrouveraient un pays (la Judée semblait pour cela un emplacement logique) et seraient à nouveau un peuple comme les autres, l'antisémitisme dépérirait et le problème juif disparaîtrait. Ce qui se passa fut très différent ».

121. *Le Petit Journal* du jeudi 1^{er} novembre 1894, « Un officier inculpé de haute trahison ».

122. Marc Crapez, *L'antisémitisme de gauche au XIX^e siècle*, Paris, éditions Berg international, 2002, 123 pages.

123. Jean-François Sirinelli (sous la direction de), *Les droites françaises, de la Révolution à nos jours*, Paris, éditions Gallimard, 1992, 925 pages.

124. Voici certains titres d'article d'Ernest Judet dans *Le Petit Journal* : « L'âme d'un traître », « Trois ans après la trahison »

125. Colette Becker, préface par Émile Zola, *L'affaire Dreyfus. La vérité en marche, chronologie*, Paris, éditions Garnier Flammarion, 1969, 250 pages.

126. Jean-Denis Bredin, *L'affaire*, Paris, Ed Fayard / Julliard, 1993, p. 374, 856 pages.

FIGURE 29 – *L'Aurore* du 13 janvier 1898

envoie un télégramme d'encouragement à son rédacteur en chef Ernest Judet¹²⁷ depuis sa villa « le Château Marinoni » de Beaulieu-sur-Mer, ville dont il n'est plus le maire, mais dans laquelle il passe le plus clair des dernières années qu'il lui reste à vivre. Connaît-il les détails du dossier de l'affaire Dreyfus? Aucun témoignage ne le confirme. Mais Marinoni n'est pas le seul à avoir cette attitude patriotique jusqu'à l'aveuglement. Jean Dupuy, l'autre grand patron de presse, propriétaire du *Petit Parisien*, a lui aussi la même position à l'égard de son propre journal. Il s'en explique, comme Marinoni, à travers une dépêche qu'il a adressée à Yves Guyot, directeur du journal *Le Siècle*¹²⁸. Cette position politique de ces deux patrons des deux plus grands quotidiens de France est rejointe par le président de la République française, Félix Faure, qui, depuis son élection en 1895, n'a jamais caché son opposition à une révision du procès Dreyfus jugé coupable par trois fois par un jury militaire. Homme politique avisé, Félix Faure, lors d'un séjour sur la Côte d'Azur¹²⁹, rend visite à Marinoni qu'il sait être d'une très grande influence de par sa position à la tête du *Petit Journal*. Il affiche par la même occasion son appartenance au camp de l'antidreyfusisme.

127. *Le Petit Journal* du 17 février 1898, « Une dépêche de M. Marinoni ». Beaulieu-sur-Mer, 16 février « Mon cher Judet, Je vous adresse mes sincères félicitations pour les articles que vous inspire votre patriotisme, et que j'approuve. Je vous renouvelle l'assurance de mes sentiments les plus affectueux. Marinoni »

128. *Le Siècle* du mercredi 16 février 1898, « Réponse de M. Dupuy. Paris, le 15 février 1898 » : « Monsieur Yves Guyot, directeur du *Siècle*. Voici la seule réponse que je veuille faire à l'article du *Siècle* de ce matin signé "Un témoin du 6 janvier". *Le Petit Parisien*, que je dirige, n'a fait que reproduire ma pensée dans le procès Zola. Il a dit et je pense que tout le monde doit s'incliner devant la chose jugée. La loi a fixé les conditions d'une révision et de l'annulation auxquelles nul n'a le droit de se soustraire. J'ajoute que je ne connais rien à l'affaire Dreyfus en dehors de ce qui a été rendu public. Recevez, monsieur, mes salutations distinguées. Dupuy. »

129. *Le Petit Journal* du 13 avril 1898, « Le voyage du Président de la République ».

L'année suivante Jules Michaud qui a eu trois filles avec sa femme George Héloïse Marinoni, la seconde fille de Marinoni, va marier sa première fille Juliette Michaud le lundi 11 mai 1896 avec Roger Desouches. Le mariage a été célébré à Saint-Philippe du Roule et la bénédiction nuptiale a été donnée par M. Schaeffer, curé de Saint-Georges¹³⁰. Les témoins étaient, pour le marié, MM. Verdi-Delisle et le docteur Gouël ; pour la mariée, MM. Marinoni son grand-père ainsi que son oncle Michaud. Durant la cérémonie, la maîtrise, sous la direction de M. Visar, a exécuté l'*osalutaris* de Mozart et l'*Ave Maria* de Schubert. Une foule nombreuse, dans laquelle on remarquait un grand nombre de notabilités appartenant au monde de l'imprimerie, assista au mariage¹³¹.

La position du *Petit Journal* dans l'affaire Dreyfus va être exacerbée par une biographie mensongère et diffamatoire sur François Zola, le père d'Émile Zola, écrite par Ernest Judet le 23 mai 1898, intitulée « Zola, père et fils »¹³². Le 25 mai, Ernest Judet écrit un second article : « Zola le récidiviste »¹³³. Le 28 mai, Zola répond à Judet dans l'*Aurore* avec l'article « Mon Père ». Il assigne¹³⁴, le 20 juillet, Judet et Marinoni devant la neuvième chambre du Tribunal correctionnel pour avoir diffamé son père, François Zola. Mais entre temps, le 18 juillet, lors d'une comparution de Zola devant la Cour d'assises de Seine-et-Oise, une nouvelle condamnation à un an de prison et 3 000 francs d'amende oblige Zola à partir pour Londres afin que le jugement ne pût lui être signifié et ne devînt exécutoire. Au matin, Judet publie, dans *Le Petit Journal*, deux lettres du colonel Combe comme preuves décisives des malversations qui auraient été commises par François Zola¹³⁵. Le 20 juillet au matin, Marinoni se présente dans les couloirs de la neuvième chambre accompagné de son gendre Désiré Cassigneul, administrateur-délégué du *Petit Journal* et de leur secrétaire particulier Ossudé¹³⁶. Judet les rejoint avec Lasseur, gérant du *Petit Journal* et leur avocat M^e Déroulède qui va les défendre contre l'avocat de Zola, M^e Labori dans l'affaire « Zola contre *Le Petit Journal* » ou « Zola contre Judet-Marinoni-Lasseur »¹³⁷. M^e Labori demande aussitôt le renvoi de la séance à une quinzaine de jours car il « a préparé le départ de M. Zola » et n'a donc pas pu préparer la défense de son client. Cette affirmation a le don de faire rire toute la salle. Ce que refuse l'avocat de Judet et de Marinoni avant d'accepter, ceci afin de vérifier si le président du tribunal Richard est bien compétent. Marinoni et Judet quitteront la salle sous les cris

130. « Petites nouvelles » *Gutenberg-journal*, revue des arts graphiques, n° 214 du 16 mai 1896

131. « Faits divers », *L'Imprimerie*, n° 526 du 15 mai 1896

132. *Le Petit Journal* du 23 mai 1898, « Zola père et fils », Ernest Judet.

133. *Le Petit Journal* du 25 mai 1898, « Zola le récidiviste », Ernest Judet.

134. *Le Petit Journal* du 29 mai 1898, « Notre procès », Ernest Judet.

135. *Le Petit Journal* du 18 juillet 1898, « Dernière édition, Un témoin d'outre-tombe, 66 ans après », Ernest Judet.

136. *Le Petit Journal* du 21 juillet 1898, « À la neuvième chambre »

137. Derrière eux se tiennent M^e Bonnet, défenseur de Lasseur, M^e Deloison, défenseur de Marinoni, et M^e Ménard, défenseur de Judet.

de « Vive *Le Petit Journal* ! Vive Marinoni ! Vive Judet ! ». Mal leur en a pris car, le 3 août, le tribunal composé de Puget, président, et de Dauga et Chéreau, juges, a rendu un jugement qui condamne Ernest Judet à 2 000 francs d'amende, Marinoni à 500 francs et Lasseur à 500 francs, et tous les trois solidairement à 5 000 francs de dommages et intérêts¹³⁸. Judet est donc condamné, pour ses articles diffamatoires des 23 et 25 mai. La lecture de ce jugement a été saluée à nouveau du cri de : « Vive *Le Petit Journal* ! » poussé par la foule des assistants. Le jugement a été aussitôt frappé d'appel. Mais Zola dépose aussi contre Judet ce même jour une accusation en usage de faux à la suite de son article du 18 juillet. Mais une ordonnance de non-lieu¹³⁹ sera prononcée à l'encontre de cette plainte par M^e Flory, juge d'instruction, le 30 octobre 1898. La mort de Félix Faure, adversaire déterminé de Dreyfus, va permettre à la révision du procès d'avancer enfin plus vite. Mais Zola n'en a pas fini avec Ernest Judet et *Le Petit Journal*. Le 23 janvier 1900, Zola écrit le premier de trois articles sur son père « François Zola », dans *l'Aurore*. Le second le 24 janvier et le troisième le 31 janvier. Zola est alors à son tour poursuivi par Judet qui l'accuse d'usage de faux¹⁴⁰. Zola sera là aussi acquitté mais il meurt le 29 septembre 1902, sans avoir pu voir la cour de cassation casser, sans renvoi, le verdict de Rennes et la réhabilitation de Dreyfus le 12 juillet 1906. Dreyfus sera réintégré dans l'armée comme chef d'escadron le 13 juillet 1906 et recevra les insignes de Chevalier de la Légion d'honneur dans la cour de l'École militaire le 20 juillet 1906. Meurtri, Dreyfus sort de ce drame avec un honneur retrouvé.

La mort de Marinoni

Marinoni non plus ne verra pas la réhabilitation d'Alfred Dreyfus puisqu'il disparut quelque temps après Zola, en 1904. L'erreur de ses positions « antidreyfusistes », comme celles de Dupuy, n'eurent aucune incidence immédiate sur le tirage du *Petit Journal* ni sur celui du *Petit Parisien*, toujours en concurrence par ailleurs et qui tiraient chacun en moyenne à plus d'un million d'exemplaires. Au contraire, les rapports du conseil d'administration du *Petit Journal* entre 1897 et 1899 (table 3) montrent une progression constante du bénéfice et du tirage pour *Le Petit Journal* avec une augmentation moyenne par jour de 37 413 exemplaires. Le porte-parole du conseil d'administration de l'année 1900 pour l'exercice 1899, lors de son rapport annuel, a pu déclarer ainsi : « *Quelle démonstration plus certaine peut-on trouver de la complète approbation donnée par le grand public de France à la Direction politique du Petit Journal ?* »

138. *Le Petit Journal* du 4 août 1898, « Jugement frappé d'appel, le *Petit Journal* contre Zola. »

139. *Le Petit Journal* du 1^{er} novembre 1898, « Ordonnance de non-lieu »

140. *Le Petit Journal* du 1^{er} février 1900, « La mentalité de Zola », Ernest Judet.

TABLE 3 – Bénéfice global du groupe¹⁴¹ *Le petit Journal* de 1897 à 1906

ANNÉE	BÉNÉFICE
1897	384 709 802 francs
1898	392 958 645 francs
1899	395 246 032 francs
1900	387 754 087 francs
1901	313 014 637 francs
1902	167 588 279 francs
1903	174 708 787 francs
1904	172 333 632 francs
1905	173 836 487 francs
1906	120 344 082 francs

Pourtant, lors du conseil d'administration de l'année 1901, le quotidien commence à voir reculer ses bénéfices dès l'exercice de l'année 1900 et à perdre du terrain face à la concurrence des journaux de province¹⁴², des journaux à 5 centimes et du *Petit Parisien*. Ce dernier va développer une plus grande modération politique que le *Petit Journal* face à un lectorat populaire majoritairement républicain, notamment dans l'affaire Dreyfus, et il passe plus rapidement à un journal à six pages (son tirage commence à dépasser celui du *Petit Journal*)¹⁴³. Copié par tous et malgré ces difficultés, l'organe phare du groupe de presse de Marinoni survivra 40 ans, pour ne disparaître qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. *Le Petit Journal* sera vendu à Louis Loucheur, qui décède en 1931, puis à Raymond Parenôte et enfin au Parti social français du colonel de La Rocque¹⁴⁴ en 1937.

Dans ce même rapport, il est expliqué que cette concurrence accrue des journaux oblige *Le Petit Journal* à investir, en multipliant les éditions du soir et dans la nuit, de façon à retarder jusqu'à la dernière limite du possible l'impression des numéros destinés à chaque région. Il faut étendre aussi les messageries, d'où la nécessité d'agrandir les ateliers et les magasins. La décision est donc prise de construire une nouvelle imprimerie en 1901 sur les terrains de la cité Cadet dans le prolongement

141. Cartons de la série 65 AQ U 257 (1 et 2) du Centre des archives du monde du travail à Roubaix pour *Le Petit Journal* et 184 AQ U 291 (1 et 2) pour l'entreprise Marinoni, ainsi que la cote M 637.

142. Marc Martin, *La presse régionale, Des affiches aux grands quotidiens*, Paris, éditions Fayard, 2002, 501 pages.

143. Pierre Albert, *Histoire générale de la presse française*, t. III, p. 301.

144. Jacques Nobécourt, *Le colonel de La Rocque, 1885-1946 ou les pièges du nationalisme chrétien*, Paris, éditions Fayard, 1996, 1194 pages.

de la rue Lafayette. Le conseil d'administration veut profiter que son contrat d'impression expire le 10 juin 1901 pour renouveler son contrat avec Marinoni à qui appartiennent les 11 rotatives de l'imprimerie. Marinoni propose alors un nouveau contrat d'impression au conseil d'administration dont il est toujours le président. Tout d'abord, une baisse de 100 000 francs par rapport au dernier contrat puis à l'expiration du contrat prorogé pour dix années tout le matériel de composition, de clichage et d'impression, chaudières, machines motrices, machines à imprimer, outillage accessoire, resteront la propriété de la société du *Petit Journal*. En 1900, le conseil d'administration décide d'arrêter la publication du *Journal illustré* et commence, par ailleurs, la construction de nouveaux ateliers et magasins. La concurrence qui est faite au *Petit Journal* par les journaux à grand format et à six ou huit pages est telle qu'il devient indispensable, au *Petit Journal*, de disposer de moyens d'actions industriels beaucoup plus puissants. *Le Journal*, avec des machines Derriey, puis *le Siècle*, tout deux à 5 centimes, tous deux composés à la machine, seront les premiers à faire ce changement avec *Le Petit Parisien*¹⁴⁵. En 1901, le *Petit Journal* commence à perdre de l'argent car d'après le rapport du Conseil d'administration de 1902, le *Petit journal* a été beaucoup copié à l'image du *Petit Parisien* qui dépasse maintenant le tirage du *Petit Journal*. Mais le conseil veut contre-attaquer en installant 14 nouvelles rotatives Marinoni pour imprimer et plier un journal à six pages. C'est chose faite, le 2 janvier 1902, pour *Le Petit Journal* qui possède, d'après le conseil d'administration, la plus grande imprimerie du monde grâce à Jules Michaud et à Marinoni qui fourniront gratuitement le matériel au *Petit Journal*. Mais cet investissement semble venir trop tard car certains journaux de Paris ou de province sont passés, avant *Le Petit Journal*, à un journal à six pages. D'après le rapport du conseil d'administration du *Petit Journal*, en 1902, le tirage du journal est resté supérieur à 900 000 exemplaires pendant la semaine et à un million le dimanche. Mais déjà une concurrence nouvelle a été tentée par des journaux qui ont décidé de paraître tous les jours, non plus à six pages, mais à huit pages. Une mesure de rétorsion est alors prise par le conseil d'administration en interdisant ces journaux à leurs dépôts, agences et sous-dépôts dont l'organisation représente plusieurs années d'efforts et tant d'argent dépensés. Le conseil a donc fait pression sur ses dépositaires et sous-dépôts en les menaçant de les remplacer s'ils continuaient à se charger de la vente des journaux à cinq centimes paraissant à plus de six pages.

Signe des temps, Marinoni, au mois de septembre 1902, décide de démissionner de son poste de président du conseil d'administration à cause de problèmes chroniques pulmonaires, liés à sa tuberculose, qui le font souffrir souvent et l'obligent à faire des séjours prolongés sur la Côte d'Azur à Beaulieu-sur-Mer pour sa santé. C'est Dutey-Harispé, marié avec une des petites filles Marinoni, la fille de Désiré Cassigneul, qui intègre le conseil d'administration, comme simple administrateur,

145. *La Revue des Arts graphiques*, n° 414 du 17 mars 1900.

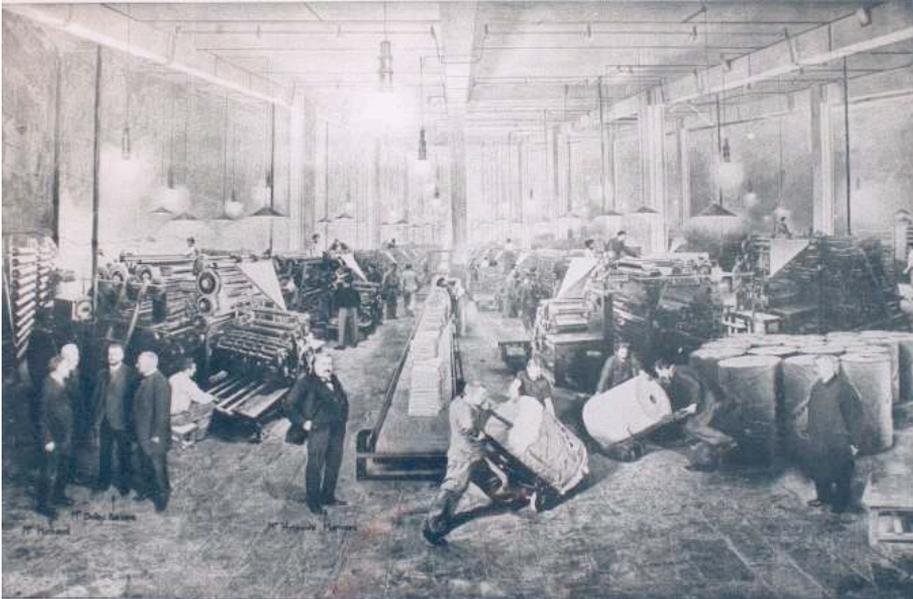


FIGURE 30 – L'imprimerie du *Petit Journal* (photographie de janvier 1902). Le dernier défi de Marinoni.

pour remplir le vide laissé par le départ de Marinoni. Dutey-Harispé n'est pas un inconnu puisqu'il s'occupe depuis sept ans déjà de la direction des publications comme *L'Agriculture Moderne* ou *La Mode du Petit Journal*. En 1903, les bénéfices ne cessent de baisser car les coûts de papier et d'investissement n'ont pas cessé d'augmenter. Le lundi 25 mai 1903 Jules Michaud marie sa seconde fille, Marie Michaud avec Louis Thénard, fils du baron Thénard et petit-fils du grand chimiste¹⁴⁶. Le mariage a été célébré en l'église Saint-Honoré d'Eylau. C'est au milieu d'une assistance très nombreuse, composée d'amis personnels des deux familles, que la cérémonie s'est accomplie ; la Chambre syndicale des constructeurs de machines à imprimer¹⁴⁷, ainsi que les principaux imprimeurs et fournisseurs français, avaient tenu à témoigner par leur présence des sentiments d'amitié et d'estime pour la famille de Marinoni et celle de Michaud qui occupent une si haute place

146. « Faits divers », *Bulletin de l'Union syndicale des maîtres imprimeurs de France*, n° (6) de juin 1903

147. En 1899, Jules Michaud sera le premier président, lors de sa création, du Syndicat des Constructeurs de Machines d'Imprimerie qui devient en avril 1921 le Syndicat des Constructeurs de Machines d'Imprimerie et de façonnage de Papier et Cartons, puis le Syndicat des Constructeurs de Machines pour les Industries du Papier, du Carton et des Arts Graphiques, en abrégé, S.C.I.P.A.G. Il se nomme aujourd'hui, depuis le 19 mars 1986, SCIPAG-EMBALCO avec la venue des entreprises d'emballage et du conditionnement.



FIGURE 31 – Marinoni (1823-1904) – Buste à Montataire (Oise)

dans la grande industrie de la France. On pouvait voir, entre autres, les personnalités suivantes : le mécanicien Barre, Barbanchon, Baudoire, Jules Derriey le constructeur, Doumenc, Paul Dupont le célèbre imprimeur, Durey, Ermel, Ch. Guasco, le patron de presse Gounouilhou, Hachée, Heuer, Hussenot, Huvé, Jager, Laflèche, le Sénateur Prévet secrétaire du conseil d'administration du *Petit Journal*, le mécanicien Voirin. D'après le conseil d'administration qui se réunit en 1904, le tirage du *Petit Journal* est de 1 100 000 exemplaires avec une moyenne annuelle d'un million. Mais le conseil décide du lancement d'une nouvelle publication, celle du *Petit Journal militaire, maritime, colonial* qui contient un grand nombre de photographies d'actualité, puis pour les jeunes lecteurs, *le Petit Journal Illustré de la Jeunesse*. Dans le même temps, le conseil d'administration annonce la mort de Marinoni qui n'a pas survécu à sa dernière crise de tuberculose et est mort le 7 janvier 1904 à Paris à l'âge de 80 ans.



Il existe une rue Marinoni à Paris, près des Invalides, ainsi qu'un boulevard et une petite place avec une statue Marinoni à Beaulieu-sur-Mer, près de Nice, la ville dont Marinoni fut le fondateur et le premier maire en 1891 pendant un mois. Mais, mis à part dans l'esprit de certains gens de métier, Hippolyte Auguste Marinoni a disparu des esprits comme des dictionnaires.

Marinoni après Marinoni

En 1906, Jules Michaud marie sa dernière fille, Alice Michaud, avec Maurice-Jacques-Simon Lorière diplômé d'HEC. En 1908 la Société Marinoni, alors qu'elle participe à l'Exposition Franco-Britannique de Londres, gagne le Grand prix. L'année suivante, Jules Michaud, à 69 ans, quitte son poste de directeur de la Société Marinoni pour des raisons de santé. Il préfère prendre sa retraite et se retire à Nice où il passera les dernières années de sa vie. Il laisse la gérance de la Société Marinoni à ses deux gendres, le Baron Louis Thénard et à Maurice-Jacques-Simon Lorière. Ce dernier va prendre la direction de la Société Marinoni en 1909 et ne la quittera qu'en 1919, dix ans plus tard. Il restera cependant administrateur délégué jusqu'en 1934 participant ainsi activement au rachat de la Société Voirin par la Société Marinoni en 1921. Il débute son mandat en rachetant, dans un premier temps, l'usine Chapot située à Paris, au n° 49 de l'avenue du Maine. Chapot lui-même, ingénieur des arts et manufactures, intègre la Société Marinoni en qualité d'ingénieur et y devient fondé de pouvoirs. Il avait lui-même acheté, il y a sept ans, la maison *Parrain-Gaigneux et fils*, successeurs de *Rebourg*¹⁴⁸. Ces trois maisons s'étaient occupées depuis près de cinquante ans de la construction de presses à retractions. Le 10 mai 1909, dans le même temps, eurent lieu aussi les obsèques de la femme d'Albert Marinoni, née Passetemps qui était devenu la belle-fille d'Hippolyte Auguste Marinoni après son mariage en 1884 avec son fils. En 1912 on voit disparaître aussi Albert Eugène Marinoni qui meurt le 20 mai. Il était le dernier représentant directe de son père dans la Société Marinoni. Son dernier enfant, Eugène Albert Marinoni, son seul garçon, fera partie de l'équipe de direction, mais ne sera jamais à la tête des établissements Marinoni et cela jusqu'à sa propre mort en 1912. Cela ne l'empêchera pas d'avoir du talent par ailleurs, ni d'avoir une influence importante sur les destinés de l'Empire Marinoni. Mais son influence ne sera jamais aussi importante que celle de Désiré Cassigneul ni que celle, plus encore, de Jules Michaud.

Par la suite, en 1921, la société anonyme Marinoni absorbe les ateliers Voirin, fondés par Henri Voirin (1827-1887), inventeur et constructeur de presses lui aussi, et établis par son héritier Jules Voirin à Montataire et à Thiverny (Oise)¹⁴⁹ en 1893. La société issue de cette fusion absorbe¹⁵⁰ en 1922 la société M.I.M.O (Société Matériel d'Imprimerie et Machine-Outils) puis les Établissements Alauzet et Derriey

148. *Revue des industries du livre*, n° 152 de mai 1909, 16^e année, p. 9.

149. *L'imprimerie* n° 467 du 30 novembre 1893, « Faits divers » : Jules Voirin nous prie de prévenir sa nombreuse clientèle que l'organisation de sa nouvelle usine Montataire (Oise) lui permet de construire les presses à bras lithographiques en bois qui lui étaient demandées depuis longtemps, et qu'il ne pouvait fabriquer jusqu'ici, faute de place, dans ses ateliers de Paris.

150. *Journal des finances* du 12 mai 1963, Marinoni, en expansion régulière, la société a ses débouchés assurés.

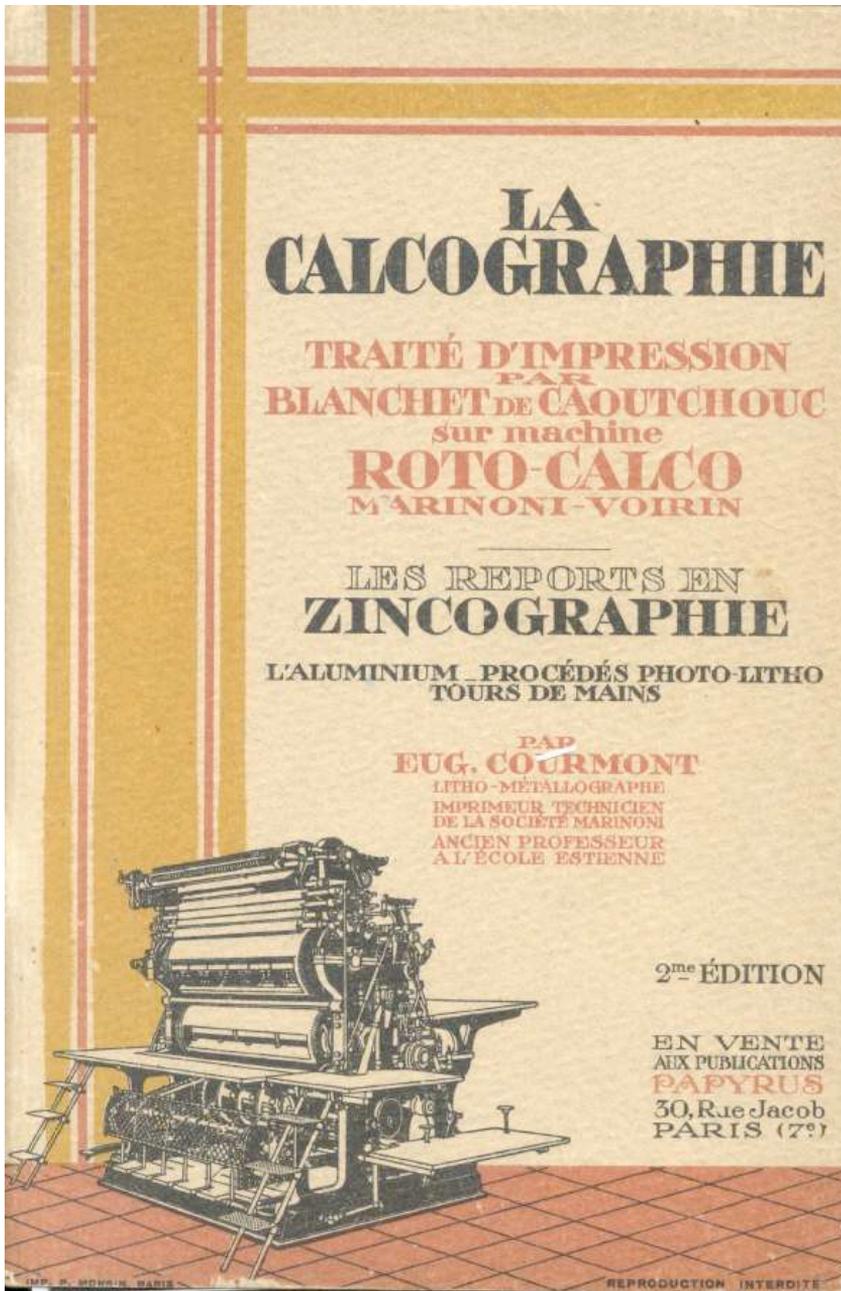


FIGURE 32 – Manuel de « Roto-Calco » (machine « offset »), 1927

en 1923. La firme reste à la pointe de la technique. Guy-Simon Lorière, le fils de Maurice-Jacques Simon Lorière, né le 4 mai 1908 est ingénieur central comme son grand-père maternel Jules Michaud. Il entre en 1933 dans l'entreprise Marinoni juste avant son mariage avec France Larivière en 1934. Il sera le secrétaire général et le directeur commercial de la Société Marinoni.

En 1950 est mise au point, pour le *Reader Digest*, la première des machines offset multicolore en bobines du monde¹⁵¹. En 1957, le siège social de la société anonyme « *Marinoni, Machines & Matériel pour l'Imprimerie & les Industries Annexes* »¹⁵² passe du 96 rue d'Assas à Paris (6^e) au 87 rue Notre-Dame-des-Champs à Paris (6^e). La société Marinoni vers 1962 est l'agent, en France, de la firme Intertype Corporation, de Brooklyn une branche de la société américaine Harris. Elle signe des accords avec de grandes firmes comme la société japonaise Mitshubishi. La firme américaine Harris-Intertype Corporation, de Cleveland, décide de signer un accord d'assistance technique et accepte de prendre une participation en 1963 dans les sociétés françaises Marinoni et Édouard Lambert afin de s'implanter sur le marché européen mais aussi ouvrir les produits de ces deux sociétés françaises au marché américain. En février 1965 la société Marinoni absorbe les établissements Édouard-Lambert en difficulté alors que son conseil d'administration est présidé par Marcel-Édouard Lambert lui-même. Le siège de cette société était à la Plaine-Saint-Denis. En 1966 Marcel-Édouard Lambert quitte la présidence du conseil d'administration. Il sera remplacé par Jean Gaillochet qui devient président directeur général de la société. Les événements de mai-juin 1968, qui ont entraîné l'arrêt pendant trois semaines de l'activité de l'usine de Montataire et la disparition des imprimeries Paul Dupont, amènent quelques difficultés financières prises en charge par la société Harris-Intertype qui fait pression à travers son délégué Théodore Niggli, nommé directeur général en 1970 pour restructurer la société Marinoni. Entre 1970 et 1972, il décide ainsi de transférer, pour les regrouper, le siège social et tous les services de la société Marinoni du 87 rue Notre-Dame-des-Champs à l'usine de Montataire. Guy-Simon Lorière, le dernier descendant de Marinoni prend sa retraite en 1973, juste après le déménagement général de la Société Marinoni à Montataire. Les locaux de l'entreprise Lambert de la Plaine Saint Denis sont vendus au journal *Le Monde*. Théodore Niggli développe une nouvelle gestion d'entreprise, à l'américaine, à travers la maîtrise des trois équilibres : les clients, le personnel et les actionnaires. Cette nouvelle gestion va permettre à la société Marinoni de retrouver une bonne

151. Raymond Lavigne, *Montataire debout depuis les Jacques*, Paris, éditions Messidor, 1990, p. 104.

152. La dénomination de cette société était lors de sa constitution le 17 avril 1919 la « *Société des Anciens Établissements Marinoni* ». Elle a été modifiée une première fois par l'assemblée générale extraordinaire du 3 novembre 1921 pour devenir « *Société des Anciens Établissements Marinoni et Voirin réunis* ». Elle devient le 5 janvier 1923 la société « *Marinoni, Machines & Matériel pour l'Imprimerie & les Industries Annexes* ».

assise financière et industrielle¹⁵³. En 1977, il devient président directeur général en remplacement de Jean Gaillochet et facilite l'absorption totale de la société Marinoni par la société Harris qui devient en 1982, Harris-Marinoni S.A. Mais dès 1983, le groupe Harris-Intertype vend la branche imprimerie à Clayton et Dubilliers de New-York. La nouvelle société ainsi créée porte le nom de Harris Graphics¹⁵⁴. En 1986 AM-International (États-Unis) prend le contrôle de Harris Graphics.

Théodore Niggli devient en 1987 le président d'Harris Graphics USA et Europe pour le secteur de la rotative. Confronté en 1988 à une tentative d'achat des Japonais, il profite de sa position pour inciter le groupe allemand Heidelberg Druckmaschinen AG, à racheter à AM-International son activité rotative, la société Harris Graphics Corporation¹⁵⁵. Par cet achat Heidelberg, Harris SA à partir de 1991, accèdera au rang de premier constructeur mondial de machines à imprimer.

Heidelberg Web Press, à partir de 1995 puis Heidelberg Web Systems depuis 1999, est toujours installée sur le site historique de Montataire¹⁵⁶. En juillet 2003, elle a déposé les archives des établissements Marinoni-Voirin, classées et inventoriées depuis peu, au Musée de l'Imprimerie de Lyon¹⁵⁷.

Entre temps est décédé en juillet 1998 à 90 ans, Guy-Simon Lorie, l'arrière petit-fils de Marinoni. Au moment de sa disparition on peut dire qu'il fut le dernier à travailler près de 40 ans dans la société fondée par son ancêtre en mars 1851, au 67 de la rue de Vaugirard, 147 ans plus tôt.

Éric Le Ray
 Décembre 2003

153. Pascal Sellier, « Portrait de Théodore Niggli », *Le Parisien* du vendredi 6 mars 1987.

154. Cette branche imprimerie comprend les filiales suivantes : Harris-Marinoni (Europe), Harris-Cottrell (USA), Sheridan (USA), Schreiber (USA) et enfin Harris Graphics Mexico (Mexique). Elle possède dix usines aux USA, en France, Angleterre et Mexique et emploie 4 200 personnes.

155. Harris Graphics Corporation est composé de : Harris Marinoni S.A. - Montataire (France), du siège social d'Harris Graphics Corporation à Dover (Nex Hampshire) avec des usines à Dover, Westerley (Rhode Island), Fort-Worth (Texas) et Saltillo (Mexique). Tout en conservant la marque commerciale Harris Graphics, Harris-Marinoni et les trois unités américaines sont regroupées dans l'organisation « Web Press Group ».

156. Dans un souci de préserver le nom de Marinoni qui disparaît, Théodore Niggli et Jean Michel Proust ont simultanément l'idée de créer une « rue » ou une « place » Marinoni à Montataire. Théodore Niggli intervient auprès du maire de Montataire, Maurice Bambier, le 22 octobre 1991. En fait de rue ou de place, ce fut un square qui fut choisi le 15 octobre 1994, date de l'inauguration du square Marinoni décrit dans le *Gutenberg informations* de l'époque.

157. « Archives Marinoni-Voirin : dernier acte à l'Hôtel de Ville », *La Lettre du Musée de l'imprimerie*, n° 9, octobre 2003.



FIGURE 33 – Marque de l'imprimeur Estienne (~1500), devenue logo de l'Association des anciens de l'École Estienne

À propos de l'auteur : Éric Le Ray, après un Master en psychosociologie de la communication de masse à l'Université du Québec à Montréal avec Jean-Paul Lafrance (1993) et un DEA d'histoire des techniques avec François Caron à Paris IV-Sorbonne (1995), est en doctorat avec Frédéric Barbier à l'EPHE depuis octobre 1995 ; il est président de l'Association des anciens élèves de l'École supérieure Estienne des arts et industries graphiques.

Annexe : les brevets de Marinoni

Source : Gérard Empto, Valérie Marchall, *Aux sources de la propriété industrielle, guide des archives de l'INPI*, Paris, INPI, 2002, 247 pages.

SUJET DU BREVET	DATE DE DÉPÔT & NUMÉRO DE BREVET	INVENTEUR
Machine à imprimer	07-11-1849 brevet FR 9113	Dépôt FR : Marinoni & Baillet.
Machine à plier	07-01-1850 brevet FR 9339	Dépôt FR : Baillet
Système de va-et-vient appliqué aux presses typographiques	25-10-1850 brevet FR10 698	Dépôt FR : Chevalier, Boullier et Marinoni
Perfectionnements apportés aux presses hydrauliques pour la fabrication de la bougie stéarique et aux pompes des presses hydrauliques	07-03-1860 brevet FR 44 164	Dépôt FR : Marinoni
Plaque creuse devant être chauffée par la vapeur pour la pression des corps gras	31-05-1862 brevet FR 54 355	Dépôt FR : Marinoni et Chaudré
Coin mécanique servant au serrage des pages typographiques dans l'intérieur des châssis	23-09-1862 brevet FR 55 660	Dépôt FR : Marinoni et Chaudré
Presse mécanique pouvant imprimer la lithographie et la typographie, dite machine typolithographique	06-06-1865 brevet FR 67 970	Dépôt FR : Marinoni et Chaudré
Presse mécanique typographique faisant la retraiton	24-04-1866 brevet FR 71 339	Dépôt FR : Marinoni
Machine typographique cylindrique à six margeurs	10-05-1867 brevet FR 76 392	Dépôt FR : Marinoni
Perfectionnements apportés aux moules à clichés plats et cylindriques	31-07-1867 brevet FR 77 334	Dépôt FR : Marinoni
Machine à fabriquer les matrices pour la stéréotypie au papier	04-06-1868 brevet FR 81 217	Dépôt FR : Marinoni
Perfectionnements dans les moyens d'obtenir les matrices pour la stéréotypie au papier	11-03-1870 brevet FR 89 200	Dépôt FR : Marinoni

SUJET DU BREVET	DATE DE DÉPÔT & NUMÉRO DE BREVET	INVENTEUR
Système de presse cylindrique faisant la retiration, fonctionnant avec papier continu et munie de receveurs mécaniques	03-07-1872 brevet FR 95 813	Dépôt FR : Marinoni
Perfectionnements apportés aux machines typographiques et lithographiques	30-11-1872 brevet FR 97 337	Dépôt FR : Marinoni
Perfectionnement aux machines typographiques en général	24-04-1875 brevet FR 107 839	Dépôt FR : Marinoni
Perfectionnements aux machines typographiques cylindriques	26-08-1875 brevet FR 109 341 et FR 109 361	Dépôt FR : Marinoni
Impression directe sur des galvanos ou des gravures sur métal avec des presses typographiques cylindriques	15-06-1876 brevet FR 113 359	Dépôt FR : Marinoni
Perfectionnements apportés aux machines typographiques cylindriques	13-10-1877 brevet FR 120 727	Dépôt FR : Marinoni
Perfectionnements apportés à la fabrication des clichés cylindriques typographiques	01-12-1877 brevet FR 121 416	Dépôt FR : Marinoni
Système de machine à glacer ou satiner le papier continu ou en rouleau	26-02-1878 brevet FR 122 856	Dépôt FR : Marinoni
Perfectionnements aux machines typographiques cylindriques	08-05-1878 brevet FR 124 379	Dépôt FR : Marinoni
Perfectionnements aux machines à imprimer, dites à retiration	10-07-1879 brevet FR 131 684	Dépôt FR : Marinoni
Perfectionnements aux machines à imprimer	30-12-1879 brevet FR 134 684	Dépôt FR : Marinoni
Perfectionnements dans les appareils à plier les feuilles imprimées	08-01-1880 brevet FR 134 483	Dépôt FR : Marinoni

SUJET DU BREVET	DATE DE DÉPÔT & NUMÉRO DE BREVET	INVENTEUR
Application d'un système numérateur spécial aux machines hydrographiques cylindriques Marinoni et autres	30-06-1880 brevet FR 137 545	Dépôt FR : Ravasse et Marinoni
Système de machine propre au travail des clichés d'impression cylindriques et plats	21-10-1880 brevet FR 139 261	Dépôt FR : Marinoni
Nouveaux procédés et appareils perfectionnés pour le pliage mécanique des feuilles d'impression	06-03-1883 brevet FR 154 126	Dépôt FR : Marinoni et Michaud
Système d'impression et de numérotage en identique, applicable sur toutes presses typographiques	16-05-1883 brevet FR 155 499	Dépôt FR : Marinoni et Michaud & Dupont
Perfectionnements aux appareils de clichage pour clichés cylindriques	21-05-1883 brevet FR 155 578	Dépôt FR : Marinoni et Michaud
Perfectionnements aux machines à imprimer, dites machines à retiration ou machines doubles	28-06-1883 brevet FR 156 280	Dépôt FR : Marinoni et Michaud
Système de machines produisant, par report, d'une manière continue, des impressions sur métal, bois, papier	24-08-1883 brevet FR 157 219	Dépôt FR : Marinoni et Michaud
Perfectionnements aux machines à imprimer, dites machines rotatives	05-06-1885 brevet FR 169 380	Dépôt FR : Marinoni et Michaud



FIGURE 34 – MARINONI – gravure en deux teintes de la fin du XIX^e siècle (1890) ; « Beau portrait en pied gravé par Florian de M. Marinoni (Hippolyte), constructeur français (Sivry-Courtry, Seine-et-Marne, 1823 - Paris, 1904) ; Dimensions : 22,5 × 31,5 cm toutes marges. »